





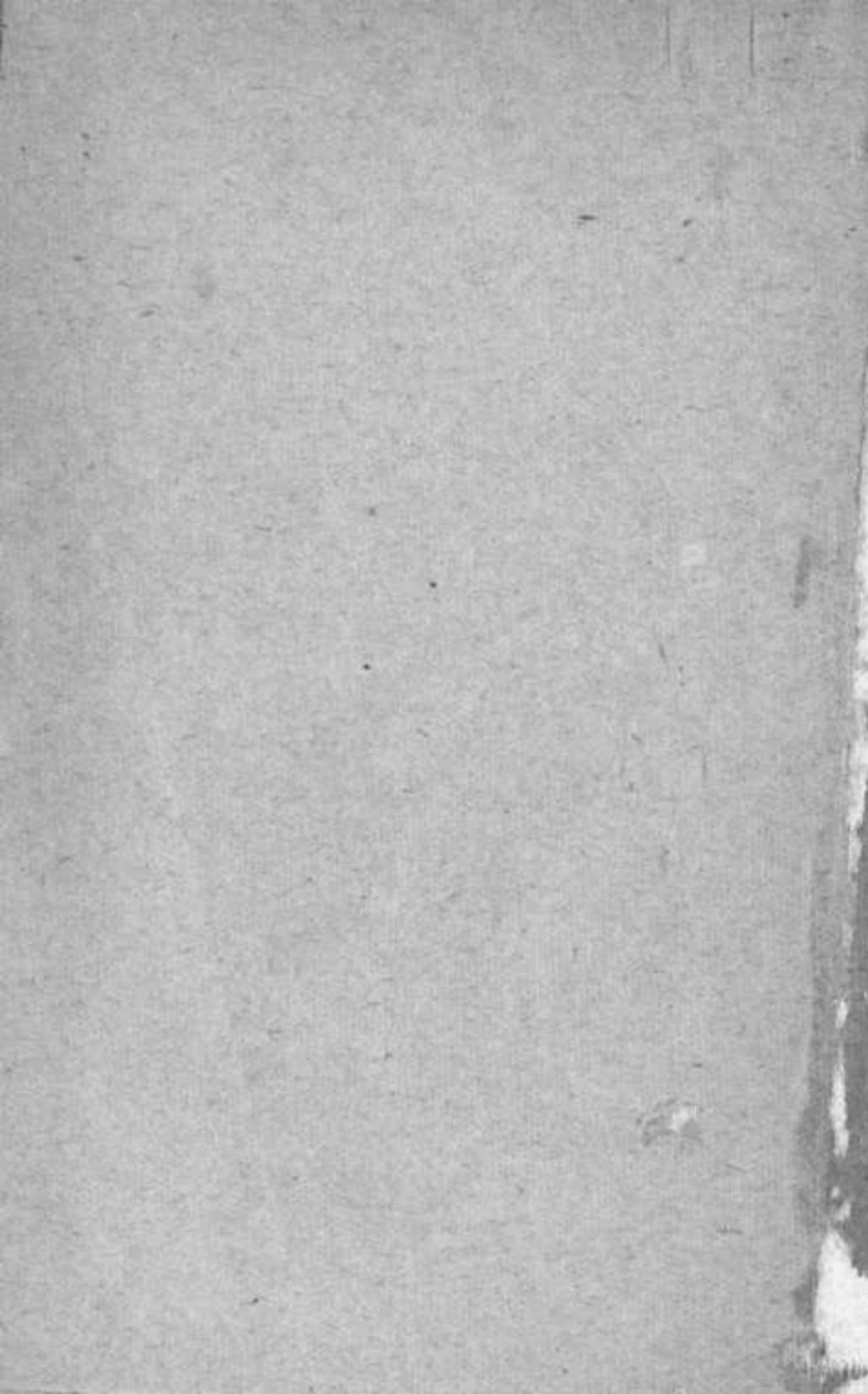




CELTIC MEDITATIONS

BY SAINT THOMAS

ON THE PATER



# **SEPT MÉDITATIONS**

**DE SAINTE THÉRÈSE**

**SUR LE PATER**

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

- L'Homme d'Acier**, légende bretonne, imitée de P. Féval, 1 vol. in-12 (Nîmes, 1887). *épuisé*
- Quatre ans en exil. A travers l'Espagne**, Souvenirs, Récits, Voyages, Anecdotes. 1 grand vol. in-4° tiré sur papier de luxe, avec nombreuses illustrations. (Lille, Société Saint-Augustin, 1894.) . . . . . 6 50
- Marie de Saint-François**, ou Une première communion à sept ans. 1 vol. in-12. (Le Mans, 1894.) . . . . . 2 »

### *En préparation*

**Etudes critiques sur la Littérature espagnole**, et Recueil de morceaux des meilleurs écrivains, depuis le XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Nouvelle édition. (Cet ouvrage formera environ 3 volumes in-8°.)

### *Sous presse*

**Præparationes, Gratiarum actiones et Aspirationes** in ordine ad sacroë Eucharistiœ sump-tionem, a P. Lercari, S. I. primùm ordinatœ et nova editione a sacerdote G. Bernard illus-tratœ.

VIVE JÉSUS

---

# SEPT MÉDITATIONS

DE SAINTE THÉRÈSE

SUR LE PATER

*(Siete Meditaciones sobre el Padre Nuestro)*

NOUVELLE TRADUCTION

Suivie des **Élévations de l'âme à Dieu**  
d'une **Prière d'actions de grâces**  
et des **Avis aux personnes qui font oraison**

PAR

**L'Abbé BERNARD**

LICENCIÉ EN PHILOSOPHIE ET EN THÉOLOGIE

ANCIEN PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ESPAGNOLE

CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE D'HISTOIRE DE MADRID

ET DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

---

PARIS

TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

33, RUE DU CHERCHE-MIDI, 33

---

1895



## PRÉFACE DU TRADUCTEUR

---

Il est bien peu de personnes qui aient le bonheur de connaître les Sept Méditations de sainte Thérèse sur le Pater, dont nous offrons aujourd'hui une nouvelle traduction au public. Ce petit traité qui se trouve dans l'édition complète des OÈuvres de la grande sainte, sous ce titre : *Siete Meditaciones sobre el Padre Nuestro*, est entièrement différent de la paraphrase qui comprend douze chapitres du CHEMIN DE LA PERFECTION ; et il n'a pas été traduit par le P. Marcel Bouix, qui d'ailleurs a laissé de côté quelques autres opuscules, qu'il devait pourtant connaître et que nous regrettons vive-

ment de ne pas trouver dans la collection imprimée chez Lecoffre.

Or, nous ne craignons pas d'affirmer que les *Sept Méditations*, qui font le sujet de ce petit livre, sont un véritable trésor pour l'âme, et, à mon sens, quelque chose de plus approprié à tous les esprits et de plus abordable, quoique aussi sublime, que les considérations mystiques intercalées dans le *Chemin de la Perfection*. Là, sainte Thérèse développe les grands principes de l'oraison mentale, qui ne sont pas accessibles à toutes les personnes, même éclairées. Ici, sous une forme plus commune et plus pratique, elle applique à chaque jour de la semaine une demande de l'Oraison dominicale, et elle nous montre Dieu avec ses différents titres de Père, de Roi, d'Époux, de Pasteur, de Rédempteur, de Médecin et de Juge. Et ce que la sainte dit à ce propos s'adapte, non seulement aux

conditions spéciales de la vie religieuse, mais convient également aux personnes du monde. Tout est parfaitement clair et simple dans le raisonnement et dans le langage de sainte Thérèse ; on croirait l'entendre, expliquant à ses sœurs d'une façon intime et familière, les beautés et les richesses du *Pater*, avec l'autorité de la science et de l'expérience, et avec l'onction de la vertu et de la sainteté.

« Notre bienheureuse Thérèse, dit le V. Père Gratien, était d'un caractère charmant. Tous ceux qui l'approchaient se sentaient attirés à elle, l'aimaient, la chérissaient, tant elle était gracieuse et avenante ; bien différente de ces natures âpres et désagréables, de ces chrétiens pleins de rudesse, qui se rendent insupportables à tout le monde, eux-mêmes et la perfection avec eux. »

Quant au mérite littéraire et doctrinal

des livres de sainte Thérèse, il nous suffira de savoir ce qu'en a décidé l'Eglise, par la voix de Grégoire XV, et ce qu'en ont pensé et écrit ses compatriotes autorisés.

La bulle de canonisation de la sainte, adressée à tous les fidèles par le pape Grégoire XV, porte en propres termes le jugement suivant : « Outre tous les  
« dons divins, par lesquels il plut au  
« Tout-Puissant d'ornerson Epouse bien-  
« aimée, comme d'autant de précieux  
« joyaux, Il voulut encore l'enrichir lar-  
« gement... de l'esprit d'intelligence,  
« afin que non seulement elle laissât  
« dans l'Eglise de Dieu les exemples de  
« ses vertus, mais qu'elle l'arrosât en  
« même temps par autant de sources  
« fécondes de la sagesse céleste, qu'elle  
« nous a légué d'écrits sur la théologie  
« mystique et sur d'autres sujets ; écrits  
« dont les fidèles retirent les fruits les  
« plus abondants et qu'ils ne sauraient

« lire sans se sentir l'âme embrasée d'un  
« ardent désir de la patrie du ciel... »

Et, entre mille écrivains espagnols qui ont loué sainte Thérèse, nous choisirons un homme dont le talent incontestable, uni au prestige de la vertu, peut faire autorité parmi nous d'une façon toute particulière. Voici en effet ce qu'écrit le grand poète lyrique Luis Ponce de Léon, moine augustin, professeur à l'Université de Salamanque, au xvi<sup>e</sup> siècle :

« Je n'ai pas connu et je n'ai pas vu la  
« sainte Mère Thérèse de Jésus, quand  
« elle était de cette terre; mais mainte-  
« nant qu'elle vit dans le ciel, je la  
« connais et je la vois presque conti-  
« nuellement dans deux images vivantes  
« qu'elle a laissées d'elle-même, savoir :  
« ses filles et ses livres. »

Et, après avoir fait l'éloge du Carmel réformé :

« Elle n'est pas moins belle ni moins

« merveilleuse, continue l'illustre doc-  
« teur, l'image des livres et écrits, où  
« sans doute l'Esprit-Saint a voulu que  
« la sainte Mère fût un exemple des plus  
« rares ; car, dans la sublimité des sujets  
« qu'elle traite, aussi bien que dans la  
« délicatesse et la perfection avec les-  
« quelles elle les traite, Thérèse surpasse  
« beaucoup de génies. Et, quant à la  
« forme de sa diction, la pureté et la  
« facilité de son style, la grâce et le bel  
« arrangement de ses expressions, l'élé-  
« gance sans affectation qui charme à  
« un suprême degré, je doute qu'il y ait  
« dans notre langue quelque chose qui  
« les égale. Et ainsi, plus je les lis, plus  
« j'y trouve d'attraits ; et en beaucoup  
« d'endroits, il me semble que ce n'est  
« pas un talent humain que j'ai devant  
« moi, mais bien l'Esprit-Saint, qui  
« dirige la main et guide la plume de  
« l'auteur, pour mettre la lumière dans

« les points obscurs et enflammer le  
« cœur de ceux qui les lisent (1). »

Tous les historiens de la Littérature espagnole sont d'accord pour vanter les qualités exceptionnelles du style de notre grande sainte. Mais ce n'est pas surtout à ce point de vue que nous voulons parler d'elle, d'autant plus que le lecteur en jugerait fort mal sur une traduction-même parfaite. Nous offrons au public pieux ce précieux opuscule des Méditations sur le Pater, avec la certitude qu'il sera goûté, apprécié et aimé, avec l'espoir qu'il fera du bien aux âmes, avec l'ardent désir qu'il procure la gloire de Dieu pour laquelle nous avons travaillé.

Château de Monhoudou (Sarthe),

31 décembre 1894.

G. BERNARD.

(1) FRAY LUIS DE LEON, *Vida de Santa Teresa de Jesus.*

## AVERTISSEMENT

Les réflexions qui se trouvent à la fin de chaque chapitre ne sont pas de sainte Thérèse. Mais le traducteur a cru pouvoir les présenter au lecteur comme le résultat de sa propre lecture, et l'expression de ses sentiments et de ses pensées après une étude attentive des OEuvres de la sainte.

---

# MÉDITATIONS

SUR LE PATER NOSTER

*accommodées aux sept jours de la semaine.*

---

## PRÉFACE DE SAINTE THÉRÈSE

---

L'Auteur de notre être connaît parfaitement notre capacité; il sait que notre âme, étant infinie, a besoin tous les jours de quelque chose de nouveau, et ne se contente pas d'un seul objet qui lui est présenté. C'est pour cela que dans le Lévitique (chap. iv), Dieu commande Lui-même que, pour empêcher le feu de l'autel

de s'éteindre, le prêtre l'entretienne tous les jours avec de nouveau bois : par là, sans doute, il veut nous montrer que nous devons nourrir et revivifier tous les jours notre dévotion par de nouvelles considérations, pour que la chaleur ne s'en éteigne point et ne diminue point en nous. Et, quoique ce continuel besoin de nourriture nouvelle puisse être regardé comme une imperfection, c'est pourtant un dessein de la divine Providence et une marque de sa bonté; car, par ce moyen, notre âme s'applique incessamment à découvrir de nouvelles perfections en Dieu, qui est infini, et ne se contente de rien qui soit au-dessous de Lui, puisque Lui seul peut la satisfaire.

Une seule chose doit faire l'objet de nos désirs : c'est d'entretenir le feu de l'amour de Dieu dans nos âmes. Mais pour cela, il

faut beaucoup d'aliments, et il en faut tous les jours un nouveau, parce que la chaleur et l'activité de notre volonté consomment tout, et tout lui paraît peu de chose, jusqu'à ce qu'elle parvienne à se nourrir du feu même, c'est-à-dire de ce bien infini, qui seul est capable de nous satisfaire et de remplir la capacité de notre cœur.

Or, l'oraison du *Pater Noster* est l'aliment le plus propre à entretenir la vivacité de ce feu divin ; et, de peur que par une fréquente répétition, la volonté ne vienne à s'attiédir, il m'a paru qu'il serait assez à propos de chercher, par le moyen de considérations nouvelles, à empêcher l'esprit de se rebuter dans cette répétition quotidienne, et en même temps à entretenir la chaleur et la flamme dans la volonté. Ce but sera aisément atteint en partageant, entre les sept jours de la

semaine, les sept demandes du *Pater*, et en assignant à chaque jour la sienne, avec un titre différent, qui revienne à chaque demande, et auquel nous rapportions tout ce qu'elle renferme.

Pour les demandes, on les sait fort bien. Pour les titres, ou noms divers qu'on peut donner à Dieu, nous nous arrêterons sur ceux de Père, de Roi, d'Epoux, de Pasteur, de Rédempteur, de Médecin et de Juge. De cette manière, chacun pourra se réveiller, le lundi matin, avec cette prière à la bouche : *Notre PÈRE, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié.* Le mardi : *O notre ROI, que votre règne arrive.* Le mercredi : *EPOUX de mon âme, que votre volonté soit faite.* Le jeudi : *O notre PASTEUR, donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Le vendredi : *O notre RÉDEMPTEUR, pardonnez-nous nos*

*offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Le samedi : O notre MÉDECIN, ne nous laissez pas succomber à la tentation. Le dimanche : O notre JUGE, délivrez-nous du mal.*

---



## POUR LE LUNDI

### PREMIÈRE DEMANDE

*Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié.*

Quoique le titre de PÈRE soit celui qui convienne le mieux à toutes les demandes, parce qu'il nous donne le plus de confiance, et qu'il a plu à Notre-Seigneur de s'obliger à nous accorder ce que nous demanderons par ce nom, nous ne ferons cependant rien contre son ordre, ni contre sa disposition en ajoutant d'autres titres aux autres demandes, puisqu'ils lui appartiennent tous très réellement. D'ailleurs, notre dévotion y gagnera en se réveillant, le feu de notre cœur se ravi-

vera en recevant un aliment nouveau, et notre confiance se fortifiera en considérant que Celui qui est notre *Père* possède beaucoup d'autres titres, aussi avantageux pour nous que glorieux pour Lui.

Afin donc que, durant toute la journée du lundi, le feu de notre dévotion trouve, dans ce seul nom de PÈRE et dans cette première demande, de quoi s'entretenir, l'âme doit s'appliquer à considérer qu'elle a pour père un Dieu, en qui il y a trois personnes distinctes et une seule nature, et qui est le principe et le Créateur de toutes choses, le seul être indépendant, la cause et l'auteur de tous les êtres, en qui nous avons le mouvement, la vie et l'existence, qui soutient tout, qui maintient tout.

On peut considérer ensuite que l'on est fils d'un tel père ; si puissant, qu'il pourrait créer encore une infinité de mondes ;

si sage, qu'il les pourrait gouverner tous, comme il gouverne celui-ci, sans que sa providence manque à aucune créature, depuis le séraphin le plus élevé jusqu'au moindre ver de terre; si bon, qu'il se communique sans cesse gratuitement à toutes les créatures, selon la capacité de chacune.

Il faut encore se considérer en cette qualité d'homme et se dire : Oh ! que ce père est bon pour moi en particulier, d'avoir bien voulu, non seulement me donner l'être, mais me le donner de façon à ce que je puisse jouir de la dignité de fils de Dieu, alors qu'il a laissé dans le néant tant d'autres hommes qui auraient été meilleurs que moi.

Et ici, il faut réfléchir à l'amour et au respect que mérite un tel père, qui a créé toutes choses pour nous, qui nous a mis

au monde pour le servir et pour mériter de jouir éternellement de lui. Pour nous acquitter de ce devoir, il faudra aujourd'hui demander à Dieu, pour tous les hommes, la lumière nécessaire pour le connaître, et l'amour pour l'aimer et pour le remercier de tant de bienfaits. Il faudra le prier, afin que tous les hommes soient si vertueux et si saints, qu'on voie reluire en eux l'image de Dieu, leur Père, et qu'en tous soit glorifié et sanctifié son nom paternel, comme le nom d'un père qui a des enfants semblables à lui.

Après cette considération, à la vue du nombre infini des péchés des hommes, nous devons concevoir aussitôt une amère douleur, de ce qu'un si bon père soit si gravement offensé par ses enfants ingrats; et, d'autre part, une consolation sensible, de ce qu'il y ait encore de bons

serviteurs de Dieu, en qui reluit la sainteté de leur père. Chaque péché que nous verrons commettre, chaque mauvais exemple dont nous serons témoins, fera dans notre âme une impression de tristesse. Et, au contraire, toute action de vertu, que nous verrons ou dont nous entendrons parler, nous procurera une joie particulière. Nous rendrons grâces à Dieu d'avoir donné à son Eglise tant de saints martyrs, de confesseurs, de vierges, qui ont montré, par des marques éclatantes, qu'ils étaient enfants d'un tel père. Nous passerons de là à une grande confusion, pour l'avoir offensé, pour avoir été si peu reconnaissants de ses bienfaits, et pour avoir porté si indignement le nom d'enfants de Dieu, titre qui ne devrait s'appliquer qu'à des cœurs de rois magnanimes.

Considérons maintenant les inclinations ordinaires des pères : comme ils aiment leurs enfants, quelque difformes qu'ils soient ! comme ils les élèvent et les soignent, malgré leur ingratitude ! comme ils les souffrent, si vicieux et imparfaits qu'ils soient ! comme ils leur pardonnent, dès qu'ils reviennent à la maison et se rangent à l'obéissance (comme l'enfant prodigue) ! et comme ils travaillent continuellement à augmenter leur patrimoine et à assurer leur fortune, alors que les enfants ne se mettent en peine de rien !

Si nous réfléchissons que toutes ces inclinations se trouvent en Dieu à notre égard, et d'une manière infiniment plus avantageuse pour nous, nous en concevrons sans doute une plus grande tendresse pour lui, et une nouvelle confiance

pour le pardon, non seulement de nos propres péchés, mais aussi de ceux de tous les hommes ; de telle sorte que nous n'oserons plus concevoir de mépris pour personne, en voyant que Dieu est le père de toutes les créatures, des anges et des hommes.

Durant tout le jour consacré à cette première demande, il faudra rapporter à cette considération tout ce qui se présentera à notre esprit. Si nous voyons quelque image de Notre-Seigneur, nous nous dirons : *C'est le portrait de mon Père*. Si nous regardons le ciel, nous penserons : *C'est la maison de mon Père*. Si nous entendons quelque bonne lecture, nous ferons cette réflexion : *C'est une lettre que mon Père m'envoie*. Tout ce que nous verrons, tout ce que nous mangerons, tout ce qui nous procurera quelque

satisfaction, nous fera dire : *ce sont autant de présents qui me viennent de la main de mon Père.* Et de même, de tout ce qui pourra donner de la peine ou de l'ennui, de toutes les tentations, il faudra conclure : *tout cela me vient encore de la main de mon bon Père, pour exercer mon courage et ma fidélité, et pour augmenter ma couronne.* Ainsi, en toute occasion, il faudra répéter toujours avec affection : *Que votre nom soit sanctifié!*

Par ces considérations et cette attention à se rendre ainsi Dieu présent en toutes choses, l'âme s'efforce de paraître vraie fille d'un tel père, et de reconnaître les bienfaits qu'elle a reçus de Lui. C'est pour elle un singulier sujet de joie, de se voir fille de Dieu, sœur de Jésus-Christ, héritière du royaume du ciel, et cohéritière du même héritage avec Jésus-Christ

et, comme elle voit que ce royaume de Dieu lui est réservé, elle désire que tous les hommes soient saints, afin d'accroître encore sa félicité et le fonds de cet héritage, dont la part qui lui en reviendra sera d'autant meilleure, qu'il y aura de plus grands saints, et en plus grand nombre, pour y participer avec elle.

Il sera fort à propos de faire réflexion, en ce lieu, sur cette première parole que Notre-Seigneur dit sur la croix : *Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font !* Cette parole montre excellemment jusqu'où va la tendresse des entrailles paternelles de Dieu. Pour nous y conformer, nous en viendrons aux actes de charité envers ceux qui nous auront offensés, et nous serons sur nos gardes dans les occasions où l'on nous fera les plus sensibles injures.

L'histoire de l'enfant prodigue trouve ici très bien sa place ; car on y voit représentée fort au naturel l'image de la bonté d'un père pour un fils perdu et abandonné, revenant ensuite à son père et rétabli dans le rang et la dignité auxquels il avait renoncé :

Un homme riche avait deux fils qui faisaient son espérance, et entre lesquels il partageait également les soins de sa tendresse. Le plus jeune lui dit un jour : Mon père, donnez-moi la partie de patrimoine que vous me destinez. Le père, n'écoutant que sa bonté, mit à la disposition de chacun de ses fils la moitié de l'héritage qu'il voulait leur léguer. Peu de jours après, le plus jeune partit, ayant recueilli tout ce qui lui revenait, et il se

rendit dans une contrée éloignée, où les débauches eurent bientôt épuisé ses ressources.

Une famine cruelle vint alors désoler le pays dans lequel il se trouvait, et le malheureux eut faim. Que faire? Il se propose au service d'un maître, qui l'envoie à sa maison de campagne, pour faire paître ses pourceaux. Dans cet état, il fut réduit à désirer le reste de ce que mangeait son troupeau, et personne ne le lui donnait. Les remords, le malheur, le cri de la nature parlèrent alors au cœur de ce jeune homme : Quoi ! se disait-il, les serviteurs de mon père ont plus que le nécessaire dans la maison paternelle, et je meurs ici de faim !.. Eh bien, je prendrai courage, j'irai vers mon père et je lui dirai : *Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ! je ne suis plus digne*

*d'être appelé votre fils ! Mettez-moi au nombre de vos serviteurs !*

Dans cette pensée, le fils prodigue se dirige du côté de la maison paternelle. D'aussi loin qu'il le voit venir, son père ému de pitié et de tendresse, accourt au-devant de lui, l'embrasse avec transport. *Mon Père*, lui dit l'enfant coupable, *j'ai péché contre le ciel et contre vous ! je ne suis plus digne d'être appelé votre fils !*

Le père, loin de répondre par des reproches à cet accent du repentir, commande à ses serviteurs de se réjouir avec lui, d'apporter à son fils des vêtements dignes de sa naissance, de le parer d'un anneau, de lui préparer sa chaussure : *Amenez, ajoute-t-il, le veau gras ; tuez-le, mangeons-le, livrons-nous à la joie, puisque mon fils qui était mort est ressuscité, mon fils qui était perdu est retrouvé !*

Ils se laissaient aller aux joies du festin, lorsque l'aîné des deux fils, revenant de la campagne, et entendant le bruit de la musique et de la danse dans la maison paternelle, appelle un des esclaves et lui demande le motif de cette allégresse qui l'étonne. — C'est, lui répond-on, que votre frère est revenu, et que votre père a tué le veau gras, en réjouissance de ce que son fils lui est rendu.

Cette nouvelle excite l'indignation de l'aîné; il déclare hautement qu'il ne prendra point part au festin. Alors le bon père vient lui-même prier son fils de ne pas troubler la fête par un refus obstiné d'y participer. — Quoi ! dit ce fils jaloux, depuis tant d'années que je m'applique à vous servir, vous ne m'avez pas même donné un chevreau pour manger avec mes amis ! Et parce que

celui-là a perdu tout son bien dans la débauche, revient auprès de vous, vous tuez pour lui le veau gras ! — Mon fils, répond le père, affligé de voir son aîné sourd à la voix de la charité ; mon fils, vous êtes toujours avec moi, tout ce qui m'appartient est à votre disposition ; mais votre frère.., il était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et nous l'avons retrouvé !

Est-il un chrétien, qui ne trouve dans son cœur l'application de cette parabole, où l'on découvre la bonté de Dieu, la faiblesse de l'homme, et la miséricorde divine, toujours prête à le recevoir entre ses bras et à sécher les larmes du repentir ?

---

## POUR LE MARDI

### DEUXIÈME DEMANDE

*O notre Roi, que votre règne arrive!*

Après avoir examiné, le soir, comment elle aura passé le lundi, l'âme se reposera en Dieu son Père; elle lui demandera pardon de sa tiédeur et de sa lâcheté dans la sanctification de son nom divin; puis elle se préparera au jour suivant, qui est le mardi, afin de traiter, ce jour-là, comme Roi, Celui qu'elle avait traité, le jour précédent, comme Père. Au moment du réveil, nous saluerons Dieu en lui disant :  
*O notre Roi, que votre règne arrive!*

Cette demande suit à propos la précédente; car aux enfants appartient le

royaume de leur père. Ainsi l'on pourra dire à Dieu : Si le monde, le démon et la chair règnent sur la terre, vous, ô notre Roi, régnez en nous, et détruisez dans nos cœurs ce règne tyrannique de l'avarice, de l'orgueil et de la volupté.

Nous pouvons considérer cette demande à un double point de vue : ou bien nous demandons à Dieu de nous faire entrer en possession du royaume du ciel, qui nous appartient en propre, puisque nous sommes ses enfants; ou bien nous lui demandons de régner sur nous et en nous, désirant être son royaume.

Ces deux explications sont toutes deux catholiques, et fondées sur la sainte Ecriture. Des docteurs me l'ont assuré. Car selon le premier sens, Notre-Seigneur dit : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'o-*

*rigine du monde.* Et, dans le second sens, saint Jean affirme que les élus répéteront dans la gloire : *Vous nous avez rachetés, Seigneur, par votre sang, et vous avez fait de nous le royaume de votre Père, notre Dieu.*

Sur ces deux interprétations, il y a une remarque admirable à faire. Lorsque Dieu nous parle, il dit qu'il est notre royaume; quand nous lui parlons, nous disons que nous sommes son royaume; de telle sorte que le Créateur et la Créature se rendent, pour ainsi dire, comme le réciproque dans ce nouveau genre de déférence et de civilité toute céleste.

Je ne sais lequel des deux est le plus glorieux à l'homme, ou que Dieu se glorifie de nous avoir pour son royaume, et, qu'étant ce qu'il est, sa divine Majesté soit satisfaite de cette possession; ou

qu'il veuille bien être notre royaume et se laisser posséder par nous. J'aime mieux penser dans ce moment que nous sommes son royaume, parce qu'il s'en suit de là qu'il est notre Roi.

Il dit un jour à sainte Catherine (1) : *Pense de ton côté à moi, et du mien je penserai à toi.* Et à une autre religieuse (2) : *Charge-toi de mes affaires, je me chargerai des tiennes.* C'est donc là tout ce que nous avons à faire : tâcher de nous rendre tels que sa divine Majesté prenne plaisir à régner en nous, car il aura soin de nous faire régner en Lui. C'est là ce royaume dont Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et ne vous mettez point*

(1) A sainte Catherine de Sienne.

(2) Probablement à sainte Thérèse elle-même, qui, par humilité, ne se nomme pas.

*en peine du reste, car votre Père en prendra soin.* Et saint Paul dit aussi que ce même royaume consiste dans la joie et la paix que donne le Saint-Esprit.

Considérons ensuite ce que doivent être les âmes dont Dieu se glorifie d'être Roi et qui prétendent à l'honneur d'être son royaume. Combien elles doivent être riches en vertus ! Quelle retenue, quelle modestie, quel courage et quelle humilité elles doivent avoir ! que de douceur dans la conduite ! que de patience dans les travaux ! que de pureté dans les pensées ! que de charité pour le prochain ! que de paix et de calme dans les passions ! que d'efforts contre l'envie, et de zèle pour la vertu !

Considérons encore quelles sont sur la terre les obligations des sujets vis-à-vis de leur souverain, et de là nous élèverons nos pensées vers le Roi du ciel. Nous

apprendrons ainsi comment nous devons nous conduire à son égard, et ce que nous lui demandons, quand nous le prions *qu'il règne en nous*. Tous ici-bas, sujets d'un même Roi, nous vivons sous certaines lois communes, avec obligation réciproque de les observer et de concourir au bien public, les uns communiquant aux autres ce qui leur manque. Nous sommes tous obligés d'exposer nos biens et nos vies pour notre roi, avec un zèle extrême de le contenter en toutes les occasions qui se présentent. En tous les sujets de plainte que nous avons, nous recourons à lui, pour demander justice ; dans tous nos besoins, nous réclamons de lui du soulagement. Tous lui rendent service, chacun à sa manière, et sans jalousie des uns contre les autres. Le soldat dans la guerre, l'officier dans sa

charge, le laboureur dans son travail, le gentilhomme, l'homme de lettres, le marinier, ceux mêmes qui ne l'ont jamais vu, tous s'efforcent de le servir et souhaitent de le voir. Il n'y a pas jusqu'au moissonneur, qui, au milieu de ses travaux, dans les grosses chaleurs d'été, ne se réjouisse à la pensée que le roi, au même temps, prenne son repos et ses divertissements en compagnie de ses favoris. Il suffit que le roi veuille du bien à quelqu'un, pour que tout le monde s'empresse à le servir et à l'honorer. Enfin, tous s'appliquent à désirer la paix, à contribuer au repos public et particulier et à faire que le roi soit bien servi et obéi de tous.

Reprenons maintenant tout ce que nous venons de dire des conditions pour qu'un royaume soit bien réglé, et faisons-en

l'application à notre sujet. Nous verrons que nous demandons à Dieu l'observation de ses lois, l'obéissance à ses sujets, la paix et la tranquillité de son royaume. Nous demandons encore en particulier que nos âmes, au dedans desquelles est le règne divin, soient si bien réglées, qu'Il en soit véritablement le Souverain; que toute la petite république de nos facultés lui soit tout à fait soumise et obéissante; que notre entendement soit bien ferme dans la foi et la fidélité qu'il lui doit; notre volonté, bien constante dans l'observation de ses saintes lois, lors même qu'il devrait nous en coûter la vie; toutes nos puissances, si conformes à sa Volonté, que jamais elles ne lui résistent; nos passions et nos affections, si paisibles, qu'elles ne murmurent jamais contre les préceptes de charité qui leur sont pres-

crits; que nous ayons une si grande horreur de l'envie, que, loin de concevoir de la peine, si Dieu ne se communique pas aussi familièrement à nous qu'à autrui, nous nous réjouissions au contraire de voir ce Divin Maître régner sur la terre, comme au ciel, et que nous soyons contents de le servir, en qualité de moissonneurs ou dans quelque autre office plus humble (trop heureux et trop bien payés de pouvoir servir en quelque manière un si auguste Roi); enfin, que nous soyons satisfaits de ce qu'il est obéi et honoré, de ce qu'il règne dans nos cœurs, et de ce qu'il dispose de nous en général, de moi et de chacun en particulier, comme Roi et Maître absolu.

Tout ce que nous ferons, tout ce que entendrons aujourd'hui, nous le rapporterons à Dieu, considéré comme notre

Roi, de la même manière qu'hier nous lui avons tout rapporté en qualité de Père.

Il sera fort à propos de rappeler ici à notre souvenir cet endroit de la Passion, où Pilate, après toutes les accusations portées contre Notre Rédempteur, l'exposa en public, couronné d'épines avec un roseau à la main en guise de sceptre, couvert d'un lambeau écarlate, en leur disant : *Voilà le Roi des Juifs !*

Après l'avoir adoré respectueusement en cet état, en réparation des blasphèmes et des railleries que vomirent contre Lui les soldats et les Juifs, quand ils le virent ainsi défiguré, il faudra faire plusieurs actes d'humilité, accompagnés d'un véritable désir que tous les honneurs et toutes les louanges du monde ne nous soient désormais qu'un sujet d'amertume et une couronne d'épines.

Nous avons peine à comprendre ce langage des humiliations. Notre cœur se révolte, à la vue des peines que nous avons à endurer, des mortifications que nous devons supporter. Et cependant notre divin Sauveur, le Maître du ciel et de la terre, présenté aux Juifs comme Roi, en même temps qu'ils allaient le faire mourir, comme blasphémateur et comme séditieux, souffrit en silence ces humiliations, retint sa justice, par pitié pour ses persécuteurs ! Un tel spectacle nous donne la mesure de l'estime que nous devons faire des honneurs, des richesses, des satisfactions du monde.

Glorifier son Père, instruire et sauver les hommes : telle fut la mission de Jésus Christ sur la terre, mission que lui avait donnée son amour, et que l'amour seul devait remplir. Aussi ne promet-il pas la

puissance, ni les plaisirs, à ceux qui voudront conquérir le royaume du ciel. Il déclare que ce royaume souffre violence, et que ceux-là seuls peuvent le conquérir, qui souffrent et qui travaillent sans relâche à leur salut.

Il ne prend des hommes que la faiblesse, que la douleur et que les larmes; et ce sont là les grands moyens qui lui serviront à glorifier son Père en sauvant les hommes. « *Mon Père!* s'écrie-t-il, accablé d'une tristesse mortelle, *faites que ce calice s'éloigne de moi!... Pourquoi m'avez-vous abandonné?... Cependant que votre volonté soit faite!* »

O vous donc qui pleurez, vous qui souffrez dans ce monde, glorifiez-vous de vos misères : vous touchez au royaume de Dieu, Notre Sauveur a souffert avant vous : souffrez pour Lui. Regardez la Croix! Ce

Cœur, percé du glaive de l'amour le plus ardent, et du glaive de l'ingratitude, ce Cœur est ouvert pour vous recevoir. Vous êtes les enfants des douleurs d'un Dieu : et ses douleurs vous ont mérité de devenir les cohéritiers de sa gloire.

Qu'ils sont malheureux, qu'ils aiment peu réellement leurs frères, ces hommes froidement raisonneurs, qui veulent soumettre la religion à leurs systèmes, et appeler le doute sur tout ce que leur esprit faible ou aveuglé ne pourrait comprendre ou ne saurait expliquer ! S'ils se connaissaient bien eux-mêmes, s'ils connaissaient le cœur humain, ses désirs éternels de tout embrasser, de tout connaître, d'aimer tout ce qui leur présente quelque amabilité, où trouveraient-ils de quoi le satisfaire, ailleurs que dans notre religion sainte ? Des hommes, enfants d'un

Dieu, frères d'un Dieu, destinés à régner éternellement avec Dieu dans sa gloire : quelle expression humaine pourrait rendre un aussi grand bonheur, une aussi belle destinée ? Est-il des sacrifices qu'on n'ait le courage de faire, des peines qu'on ne puisse supporter, quand on a l'exemple d'un Dieu, d'un roi, d'un père, quand des consolations toutes divines en sont la récompense ? Efforçons-nous donc de contribuer à la gloire de notre Père céleste, à l'avènement de son règne, en le servant, en l'aimant de tout notre cœur, en le faisant aimer, en instruisant, en chérissant nos frères, en pleurant, en souffrant, s'il le faut. Une éternité entière nous attend pour nous reposer ; un trône nous est destiné dans le ciel pour nous dédommager de quelques peines souffertes pendant quelques instants sur cette terre.

## POUR LE MERCREDI

### TROISIÈME DEMANDE

*Epoux de nos âmes, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

La troisième demande est : *Que votre volonté soit faite!* Nous marquons par là notre désir que la volonté de Dieu s'accomplisse en toutes choses; mais nous demandons encore davantage, car nous ajoutons : *qu'elle s'accomplisse sur la terre comme dans le ciel, avec amour et charité!*

Cette demande accompagne fort bien les deux précédentes; car rien n'est plus juste que de souhaiter que la volonté du Père éternel soit parfaitement accomplie

en toutes choses par ses enfants, et celle du Souverain Roi du monde, par ses sujets.

Mais, pour nous exciter encore davantage à nous conformer à cette divine volonté, représentons-nous ce Père des pères et ce Roi des rois, sous le nouveau titre d'Epoux très aimable de nos âmes. Quiconque pénétrera tout ce que ce nom renferme de tendresse et d'affection pour nous, sentira son cœur s'enflammer d'un zèle extrême pour l'accomplissement de la volonté de ce Souverain, dont la Majesté est infinie, qui est la Splendeur du Père, un Abîme inépuisable de richesses, un Océan de toutes perfections, la Force, la Toute-Puissance et la Sagesse même. Ce Roi est digne d'un amour infini, et pourtant il recherche notre pauvre amour, et il daigne nous aimer aussi tendrement

que le fait sentir ce doux nom d'époux, qu'il veut bien prendre à notre égard.

Le nom d'ÉPOUX plaît si fort à sa Majesté, que, pour rappeler à la pénitence Jérusalem infidèle et adultère, et pour l'obliger de revenir à Lui, il l'engage à l'appeler son *Père* et son *Epoux*, afin de lui inspirer une entière confiance et de l'assurer qu'elle sera bien reçue de Lui.

Sous ce nom sont compris tous les gages qu'on peut se donner d'un amour tendre et d'une confiance réciproque, l'échange mutuel et la parfaite conformité des volontés.

Ce nom veut dire soins, amour, cœur au plus haut degré. C'est pourquoi, après que Dieu eut fait le traité d'alliance, et comme le contrat de mariage, avec le peuple d'Israël dans le désert, il lui ordonna et lui enjoignit de l'aimer de tout

son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, de toute sa volonté et de toutes ses forces. Après cela, jugez avec quelle circonspection et quelle retenue doit se conduire une épouse qui a l'honneur d'être aimée d'un si grand Roi; combien elle doit être réservée et mortifiée, dans son intérieur et dans son extérieur!

Considérez quels sont les pierreries et tous les autres bijoux dont cet Epoux a coutume de parer ses épouses, et tâchez de disposer votre âme à les mériter. Car ce n'est pas son intention de la laisser pauvre et dénuée des parures qui doivent la distinguer : seulement elle doit lui demander elle-même celles qui plaisent davantage à sa divine Majesté. Tenez-vous à ses pieds avec humilité; et vous ne manquerez pas d'éprouver la bonté infinie de cet Epoux souverain, qui se

plaira quelquefois à relever votre âme et à la recevoir dans ses bras, comme Assuérus reçut jadis la reine Esther.

Vous pourrez aussi considérer la pauvreté de la dot que l'âme apporte dans ce mariage spirituel, et la richesse infinie de la dot de l'Epoux. Par la vertu de son sang, il a acheté de son Père éternel, nos âmes qui étaient esclaves du démon, pour en faire ses épouses. Il peut donc, à cause de cela, être justement nommé *un Epoux de sang*.

Ce grand mariage a été contracté au baptême, lorsqu'il nous a donné la foi, avec les autres vertus et les autres dons, qui sont les bagues et les riches présents dont il pare nos âmes. Ainsi, en vertu de ce mariage sacré, tous les biens de Dieu sont devenus les nôtres, et tous nos travaux, toutes nos misères sont devenus

propres à cet aimable Epoux. C'est l'admirable échange qu'il a fait avec nous, nous communiquant tous ses biens et se chargeant de tous nos maux.

Quelle sera la douleur d'une âme, vivement pénétrée de ces pensées, quand elle verra outrager son Epoux ! quelle joie aussi ne ressentira-t-elle point, quand elle le verra servi et honoré comme il le mérite ! Qui pourra envisager un tel Epoux attaché à la colonne, sans frémir de douleur ? Qui pourra le voir cloué à la croix et mis au tombeau, sans que la compassion lui déchire le cœur ? Et, au contraire, qui pourra le contempler ressuscité, glorieux et triomphant, sans en éprouver une joie incomparable ?

L'oraison de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers sera fort à propos pour servir d'entretien aujourd'hui. Nous considé-

rons le Sauveur prosterné devant son Père éternel, tout baigné d'une sueur de sang, s'offrant à Lui dans une très parfaite résignation, et lui disant : *Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne!*

Les actes qu'il conviendra de former en ce jour seront des actes de grande mortification. Nous renoncerons en tout à la volonté propre, et nous renouvelerons les trois vœux de religion, avec un grand contentement de les avoir faits, et d'avoir ratifié et confirmé, en le prenant de nouveau pour Epoux dans la Religion, le premier contrat fait au baptême.

Quant aux personnes séculières, elles renouvelleront aussi leurs bonnes résolutions, leurs protestations de fidélité, et la parole tant de fois donnée à un Epoux si noble.

Dans toutes les circonstances de la vie, mais surtout dans les moments où l'âme éprouve une inquiétude secrète, où les passions et le devoir se disputent en nous pour une action, une parole, un désir ; demandons-nous si ce que nous allons faire, dire ou désirer est conforme à la volonté de Dieu. Notre cœur répondra si nous aimons véritablement, et si nous voulons glorifier notre Père céleste. Sa grâce achèvera ce que l'amour aura commencé ; rien ne nous coûtera pour lui obéir et pour remplir sa volonté trois fois sainte.

O notre âme, que ta destinée est belle ! Intéresser un Dieu, recevoir de Lui les consolations, les secours, les caresses que l'Époux le plus tendre prodigue à l'épouse la plus aimée ! Que craindrait le chrétien, alors que, par l'alliance à laquelle lui

donnent droit la religion et les vertus, il partage avec Dieu même la puissance, la force, et bientôt les consolations éternelles?

Lorsque nous nous trouvons malheureux, quand l'aiguillon de la douleur se fait sentir dans notre être; si nous tournions nos regards vers le céleste Epoux, si nous considérions qu'il permet toutes choses pour notre bien et pour celui de nos frères, nous cesserions de murmurer. Nous dirions : *que sa volonté soit faite!*

Divin Epoux, votre cœur si tendre comprend le nôtre, embrasez-le de la plus amoureuse résignation à votre volonté sainte! Nous vous aimerons, nous vous bénirons dans tous les temps, et toujours vos louanges seront dans notre bouche. Nous déposons aujourd'hui tous nos désirs,

toutes nos peines, toutes nos consolations sur la croix : là nous vivrons, nous prions, nous mourrons avec vous. Ainsi soit-il.

---

## POUR LE JEUDI

### QUATRIÈME DEMANDE

*Pasteur de nos âmes, donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*

La quatrième demande est : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Il convient de l'adresser aujourd'hui à Dieu, en lui donnant le titre de *Pasteur* ; car c'est au pasteur de paître le troupeau, en lui fournissant chaque jour la nourriture nécessaire. Ce nom de *Pasteur* s'accorde fort bien avec ceux de *Père*, de *Roi* et d'*Epoux*, puisque, ayant l'honneur d'être ses enfants, ses sujets et ses épouses, nous avons naturellement droit à demander qu'il nous entretienne et nous

alimente d'une nourriture proportionnée à sa Majesté et à notre dignité. C'est pourquoi nous ne disons pas : *prêtez-nous ce pain* ; mais : *donnez-le nous*. Et nous ne le lui demandons point, comme un pain étranger, mais nous le nommons *notre pain*, parce que les biens du père sont aux enfants.

Pour moi, je ne saurais me persuader que, par ces paroles, nous demandons à Dieu la nourriture temporelle qui entretient seulement la vie du corps. Je crois plutôt que nous lui demandons l'aliment spirituel capable de soutenir nos âmes. En effet, des sept demandes que nous faisons dans le *Pater*, les trois premières regardent Dieu, c'est-à-dire la sanctification de son nom l'établissement de son royaume en nous, et l'accomplissement de sa sainte volonté. Et des quatre autres

que nous faisons pour nous, celle-ci est la première, et la seule où nous lui demandions de nous accorder quelque chose; car, dans les trois dernières, nous le prions de nous délivrer du péché, des tentations et du mal. Or, la seule et unique chose que nous demandons, ne doit pas être assurément une faveur temporelle, ne regardant que le corps. D'ailleurs, il ne conviendrait pas aux enfants d'un tel Père de lui demander des choses si basses et si communes, qu'il accorde, avant qu'on les lui demande, aux créatures les plus viles, aussi bien qu'à l'homme; et, du reste, sa majesté ne nous a-t-elle pas avertis, dans un autre endroit, de ce que nous devons demander? et ne nous a-t-elle pas assurés que, si nous nous attachons premièrement à la recherche de son royaume, c'est-à-dire des

choses qui regardent le bien de nos âmes, sa providence ne manquera pas de se charger du reste? C'est pourquoi, s'expliquant davantage dans saint Matthieu, il dit : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel*. Donc, par cette demande, nous le prions qu'il nous donne le pain de la doctrine évangélique, le pain céleste du Très Saint-Sacrement, les vertus, et enfin tout ce qui peut entretenir et fortifier nos âmes, et contribuer au soutien de la vie spirituelle.

Il est donc question maintenant de considérer ce Père, ce Roi et cet Epoux souverain sous le nom de Pasteur, non seulement avec toutes les qualités ordinaires des autres pasteurs, mais encore avec tout l'avantage dont il se glorifie dans l'Évangile, quand il dit : *Je suis le bon Pasteur, qui donne ma vie pour mes brebis*.

En effet, à quel degré éminent de perfection reluisent en Jésus-Christ les qualités de ces excellents pasteurs Jacob et David, dont l'Écriture fait mention ! Elle dit de David qu'étant tout jeune berger, il luttait contre les ours et contre les lions, et qu'avec les mains il les prenait par les mâchoires et les mettait en pièces pour leur arracher un agneau d'entre les dents. De Jacob, elle dit que jamais les brebis, ni les chèvres qu'il gardait, n'étaient stériles ; que jamais il ne mangea ni agneau, ni mouton de sa bergerie ; que jamais il ne manqua de payer à son maître tous ceux qui étaient dévorés par les loups, ou dérobés par les voleurs ; que tout le jour il était exposé à l'ardeur du soleil, et toute la nuit à la rigueur du froid, et qu'enfin, pour rendre à son maître Laban un compte exact de ses troupeaux,

il ne fermait pas l'œil la nuit, ni ne prenait aucun repos pendant le jour.

Il sera assez facile d'élever de là ses pensées et de faire l'application de toutes ces qualités de notre divin Pasteur, qui, aux dépens de sa propre vie, a terrassé le lion infernal et lui a arraché la proie qu'il allait dévorer. A-t-on jamais vu une seule des brebis qui sont sous sa conduite être stérile en vertus? Avec quel soin il les garde! Comment aurait-il épargné sa peine et son travail, alors qu'il n'a pas épargné sa propre vie pour elles? Celles que le loup infernal lui avait enlevées, ne les a-t-il pas rachetées de son sang? Jamais il n'a profité seulement de leurs dépouilles : tout ce qu'il a gagné, il l'a employé à leur propre avantage; tout ce qu'il a tiré d'elles, et jusqu'à ses propres biens, il a tout appliqué à leur profit. Il

aime si tendrement ses brebis, que, pour recouvrer celles qui étaient mortes et perdues pour lui, il s'est rendu semblable à elles, il a revêtu leur faiblesse, il a pris leur nature afin de ne pas effrayer les autres par l'éclat de sa majesté.

Qui saura exprimer l'excellence des pâturages de la doctrine céleste, dont il les nourrit, la puissance des vertus dont il les fortifie, la grâce des sacrements dont il les soutient? Si une brebis s'échappe et court à une pâture interdite, il a soin de l'en détourner et de la rappeler au devoir, par le doux souffle de ses inspirations. Si elle n'est pas émue, il lui envoie quelque épreuve ou quelque affliction, ou, pour employer le langage des bergers, il lui donne quelque coup de houlette, sans cependant la tuer, ni la blesser, mais simplement pour lui faire peur. Celles

qui sont fortes, il les entretient en bon état, et il les fait marcher; celles qui sont faibles, il les attend; celles qui sont malades, il les guérit; celles qui ne sauraient marcher, il les porte sur ses épaules, et il souffre toutes leurs infirmités. Quand, après avoir mangé, elles se reposent, en ruminant ce qu'elles ont pris de la doctrine évangélique, il les empêche de s'endormir, il s'assoit au milieu d'elles, il réjouit leurs âmes de la douceur de ses consolations, comme d'une sainte harmonie, de la même manière que le pasteur, par le son de sa flûte, réveille et récréé ses brebis. En hiver, il leur cherche les meilleurs abris, où elles puissent se délasser tranquillement. Il les préserve des plantes empoisonnées, lorsqu'il les avertit de ne pas s'exposer aux occasions dangereuses. Il les élève en sûreté dans les

pacages et dans les prairies verdoyantes de ses conseils ; et, bien qu'elles marchent, tantôt dans des lieux pleins de poussière, tantôt parmi des broussailles, ou sur des chemins difficiles, néanmoins il les mène toujours aux fontaines les plus claires et les plus agréables : car les eaux signifient la doctrine ; et la doctrine est toujours pure et sainte.

Saint Jean vit ce divin Pasteur au milieu de ses brebis, tel qu'un Agneau qui les gouvernait, les guidait, les conduisait et les menait à des fontaines d'eau vive, à travers les vergers les plus frais et les plus riants. Oh ! que c'est un ravissant spectacle, que le propre Pasteur devenu Agneau ! Il est Pasteur, parce qu'il mène paître ; et il est Agneau, parce qu'il est lui-même la pâture. Il est Pasteur, parce qu'il entretient ses brebis ; et il est

Agneau, parce qu'il se donne lui-même en nourriture. Il est Pasteur, parce qu'il élève ses brebis; il est Agneau, parce qu'il est né lui-même de l'une d'entre elles.

Quand donc nous lui demandons qu'il nous donne notre pain de chaque jour (ou supersubstantiel), c'est comme si nous lui demandions qu'il soit notre Pasteur, et aussi notre nourriture.

Il plaît beaucoup à sa Majesté que nous le considérions, comme il se fit voir un jour à une de ses servantes, *en habit de pasteur, avec une figure douce et agréable, appuyé sur sa croix, comme sur une houlette*, appelant les unes de la voix, et les autres par quelque son doux et harmonieux. Mais il est encore plus agréable de le considérer attaché et cloué à cette même croix, comme un agneau apprêté

et comme assaisonné au feu de ses souffrances, pour nous servir de nourriture, de délices et de consolation.

Il est doux de le voir, comme Agneau, traîner sa croix ; et, comme pasteur, porter sur ses épaules la brebis perdue et recouvrée. Comme pasteur, il nous met à l'abri et nous reçoit dans son cœur, en nous laissant entrer par les ouvertures de ses plaies ; comme Agneau, il s'enferme lui-même dans notre propre sein.

Considérons combien les brebis qui sont toujours auprès de leur pasteur sont en assurance, comme elles sont pleines d'embonpoint ; et tâchons, à leur exemple, de ne jamais nous éloigner du nôtre et de ne le perdre jamais de vue, puisque les brebis qui entourent le pasteur sont les mieux traitées, et qu'il leur distribue toujours en particulier quelque bouchée

du pain qu'il mange. S'il arrive que le pasteur se cache ou qu'il s'endorme, la brebis fidèle reste à la même place, jusqu'à ce qu'il paraisse ou se réveille, ou que par de fréquents bêlements elle le réveille elle-même : et alors ce sont encore de nouvelles caresses et une nouvelle tendresse qu'il lui témoigne.

L'âme doit se regarder comme dans une solitude affreuse par ses ténèbres et par son obscurité, où il n'y a aucun chemin tracé; environnée de loups et d'ours, sans assistance aucune du ciel, ni de la terre et n'ayant que ce divin Pasteur, pour la protéger et la guider.

Nous nous trouvons effectivement très souvent dans cet état, au milieu des ténèbres épaisses, environnés d'ambitions, d'amour-propre, et de tant d'ennemis, visibles et invisibles, que notre seul re-

mède c'est de réclamer le secours de ce Pasteur céleste, l'unique médecin capable de nous délivrer de nos angoisses.

Arrêtons-nous aujourd'hui à la contemplation du mystère du Très Saint-Sacrement, et de l'excellence de cette divine nourriture, qui est la substance même du Père. A ce propos, David dit ces belles paroles, pour exprimer l'insigne faveur qui est faite aux hommes en ce banquet : *Notre-Seigneur nous rassasie de la moelle des os de Dieu !* C'est une faveur plus avantageuse pour nous et plus sublime de sa nature, que celle de s'être fait homme. Car, dans l'Incarnation, Dieu n'a déifié que son âme et son corps, en les unissant à sa personne divine; mais, par cet admirable Sacrement, Il a eu dessein de déifier tous les hommes. Or, nous nous nourrissons et nous entre-

tenons ordinairement mieux avec la nourriture, à laquelle nous nous sommes habitués dès notre jeunesse; et, comme au baptême nous avons été totalement régénérés en Dieu et par Dieu, Il a voulu aussi que, dans la suite de notre vie, nous fussions entièrement nourris et entretenus de Lui et par Lui, conformément à notre dignité d'enfants de Dieu.

Il faut encore apprécier l'amour avec lequel Il se donne dans ce festin. Il commande que tous le mangent, sous peine de mort; et, quoique sa Majesté auguste ait prévu que plusieurs mangeraient ce pain céleste en état de péché mortel, l'amour qu'il a pour nous est si fort et si passionné, que, pour jouir au moins de la reconnaissance et de la tendresse de ses vrais amis, il a surmonté toutes les

difficultés, et il s'est exposé à endurer tous les outrages de ses ennemis.

C'est encore pour nous faire mieux voir son amour, qu'il a voulu consacrer son corps et établir l'usage de cette divine nourriture, au même temps qu'il se livrait à la mort pour nous. Pour ce même motif, quoique sa chair et son sang résident en l'une et en l'autre des espèces sacramentelles, il a voulu pourtant que chacune fût consacrée à part, pour nous faire voir, par cette division et cette séparation, que, s'il en était besoin, il serait encore prêt à mourir pour les hommes autant de fois qu'il est consacré sur nos autels et qu'on célèbre le sacrifice de la messe dans l'Eglise catholique.

Cet amour avec lequel il se donne à nous, et l'artifice divin dont il se sert pour se communiquer aux hommes est

quelque chose d'ineffable. Car, sachant que deux choses ne sauraient s'unir ensemble, sans un milieu qui participe de l'une et de l'autre, qu'a fait l'amour de Dieu pour s'unir à l'homme ? Il a pris la chair mortelle de notre humanité, il l'a unie en Lui à la vie de Dieu, il l'a ainsi déifiée, et il nous la redonne à manger, pour nous unir à Lui, par un milieu qui est à nous.

Notre-Seigneur désire que nous considérions cet amour, quand nous nous approchons de la Communion, et c'est à cela que toutes nos pensées doivent se porter et s'arrêter. En cela consistent l'affection qu'il attend de nous, et la reconnaissance qu'il nous demande, quand il nous dit : *Lorsque vous communierez, vous vous ressouviendrez que je suis mort pour vous.*

Il est aisé de voir combien il se livre à nous volontiers, puisqu'il appelle cette divine nourriture *le pain de chaque jour*, et qu'il veut que chaque jour nous le lui demandions.

Mais il faut bien prendre garde à la pureté de cœur et aux vertus que doivent avoir ceux qui en approchent. Une grande servante de Dieu, exposant à Notre-Seigneur le désir qu'elle avait de communier tous les jours, il lui montra un globe de cristal tout éclatant de lumière, et il lui dit : *Quand tu seras semblable à ce cristal, tu pourras le faire*. Il ne laissa pourtant pas de lui en donner la permission.

On peut considérer en ce jour la parole de Notre-Seigneur sur la croix : *J'ai soif!* et le breuvage si amer qu'on lui présenta, en comparant la douceur et la

suavité, avec laquelle Notre-Seigneur satisfait notre faim et notre soif spirituelles, à l'amertume que nous lui offrons dans sa soif et dans les ardents désirs qu'il a de notre salut.

Jésus-Christ, se donnant aux hommes avec toute sa divinité, est un mystère d'amour plus sublime que tous les autres mystères. Un Dieu seul pouvait trouver un remède à notre faiblesse, tel qu'il comblât ce vide immense que nous ressentons si souvent dans notre cœur. Trop attachés à ce qui nous environne ici-bas, nous aurions de la peine à nous élever vers le suprême auteur des consolations; nos soupirs de résignation se confondraient souvent avec des sentiments terrestres.

Le Dieu jaloux, qui aime et veut être

aimé sans partage, vient s'offrir lui-même à la tendresse de ses enfants. Il veut devenir leur chair, leur sang; il veut s'incorporer à eux, pour leur dire à chaque instant, d'une façon intime : *Mon fils, mon fils. m'aimes-tu? Que veux-tu? Que crains-tu?..*

Ah! qu'il est heureux, le cœur qui comprend ce langage! Et comme il doit être pur!

Plaignons donc ces infortunés, qui ferment leur âme à l'amour, en s'éloignant du Sacrement adorable de nos autels! Quand la religion ne nous en ferait pas un devoir, quand Jésus-Christ ne nous y appellerait pas, notre cœur nous y porterait par instinct et par nécessité. Car rien ne nous contente pleinement, il faut, pour nous satisfaire, posséder, toucher notre Dieu, ne faire qu'un avec Lui.

Tant est grande la destinée de l'homme !

Gloire éternelle soit rendue au Verbe divin, qui s'est incarné pour nous ! A Lui seul est dû tout amour et toute reconnaissance. Honneur à notre religion sainte qui, en nous enseignant nos devoirs, assure notre félicité sur la terre, et nous la montre dans le Ciel, en nous offrant pour garantie le sang de Jésus-Christ lui-même.

O notre Dieu ! recevez les plus humbles hommages de nos cœurs ! Que le feu de votre amour sacré nous embrase, nous purifie et nous change en vous ! Qu'une étincelle de ce feu touche nos frères, même les plus ingrats ! Toutes vos créatures réunies peuvent-elles avoir assez d'amour, pour comprendre le vôtre et pour y correspondre dignement ?

## POUR LE VENDREDI

### CINQUIÈME DEMANDE

*Notre Rédempteur, pardonnez-nous  
nos offenses, etc.*

La cinquième demande, *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, se rapporte parfaitement au titre de RÉDEMPTEUR que nous donnons aujourd'hui à Dieu, puisque, selon la parole de saint Paul, le Fils de Dieu s'est fait notre Rédempteur, en rachetant nos péchés par son sang. C'est Lui qui nous a délivrés de la puissance de Satan, à qui nous étions assujettis, et qui nous a conquis le royaume, auquel nous avons droit en qualité

d'enfants de Dieu, et nous a faits nous-mêmes son propre royaume. En Lui enfin, nous avons un titre de rédemption, je veux dire de pardon de nos péchés, parce que en Lui se trouve le prix de leur rachat.

Tous les biens que nous pouvons désirer pour nous, sont renfermés dans la demande précédente; et tous les maux dont nous pouvons être délivrés, sont contenus dans les trois qui suivent, savoir : *Pardonnez-nous, Seigneur, nos manquements; ne nous induisez pas en tentation; mais délivrez-nous du mal.*

Nos manquements peuvent se rapporter à ce que nous devons à Dieu, au point de vue de la dignité de son être (c'est-à-dire en tant qu'il est Dieu et Seigneur universel de toutes choses); ou à ce que nous lui devons pour ses bienfaits; ou à ce que nous lui devons, comme expiation

de nos péchés. Et nous demandons ce pardon, comme nous l'accordons nous-mêmes, à nos débiteurs, c'est-à-dire à ceux qui nous ont offensés.

Mais, comme il pourrait sembler à quelqu'un que ce pardon serait fort limité, s'il était sur le même pied que celui que nous accordons, il faut remarquer que ceci peut être entendu de deux manières :

La première est que toutes les fois que nous faisons cette prière, nous la faisons en compagnie de Jésus-Christ, qui est toujours à nos côtés, quand nous prions ; de manière que c'est en son nom que nous demandons, et que nous disons : *Notre Père*. Cela étant, il ne faut pas craindre que le pardon ne soit pas absolu de la part de Dieu, puisque celui que son Fils a accordé à ses bourreaux a été si entier.

La seconde manière d'entendre ces paroles, dans le sens littéral, est que nous demandons en effet à Dieu notre pardon, comme de notre côté nous pardonnons à autrui, parce que tout homme qui prie est censé avoir pardonné à ceux qui l'ont offensé. Ainsi, par les propres termes de cette demande, nous nous disons à nous-mêmes de quelle manière nous devons prier et nous approcher de Dieu. De sorte que, si nous n'avons pas d'abord pardonné de notre côté, nous prononçons la condamnation contre nous-mêmes, et nous reconnaissons que nous n'avons point mérité le pardon. Le sage a dit autrefois : *Comment est-il possible que l'homme ne pardonne pas à son frère, et qu'il ose demander pardon à Dieu?* Celui qui conserve le désir de se venger, doit s'attendre à ce que Dieu tire vengeance

de lui, et garde le souvenir de ses péchés sans les lui remettre.

La matière de cette demande est fort vaste, et il y entre une infinité de choses, parce que nos dettes sont sans nombre, notre rédemption très abondante, et le prix de notre rachat infini (puisque c'est la passion et la mort de Jésus-Christ, d'un Dieu même).

Il faut ici rappeler ou repasser dans sa mémoire le souvenir de ses propres péchés et de ceux du monde entier; l'énormité d'un seul péché mortel, qui, étant une offense contre Dieu, ne peut être payé ni expié par un autre que par Dieu; et ce qu'exige la satisfaction de tant d'offenses commises contre une si grande majesté et une bonté si démesurée. Nous sommes redevables à Dieu de l'amour, de la crainte et du respect souverain que

nous lui devons à cause de l'éminence de son être, et que nous avons manqué de lui rendre. Nous lui sommes encore redevables pour toutes les offenses que nous avons commises contre Lui, au lieu de nous acquitter de nos premières obligations.

C'est donc de toutes ces dettes que nous demandons l'acquiescement, lorsque nous le prions de nous pardonner nos offenses ; et c'est dans ce pardon que l'homme doit trouver des motifs de reconnaissance, d'humilité, d'amour ; comme c'est là aussi que Dieu montre toutes ses richesses et tous ses trésors, puisque c'est Lui qui est en même temps l'Offensé, le Rédempteur et la Rançon.

Il n'est pas nécessaire d'assigner, pour ce jour, un endroit de la Passion en particulier, car elle est tout entière l'ouvrage

de notre Rédemption ; et elle n'est ignorée de personne, tant d'excellents livres, que nous avons entre les mains, nous en marquant les circonstances et nous suggérant toutes les réflexions qu'on peut en faire. Toutefois je ne laisserai pas de dire une chose qui s'adapte à ce sujet.

Notre-Seigneur apparut un jour à une de ses servantes, et se montra à elle crucifié ; il lui ordonna d'arracher trois clous, par lesquels les hommes le tenaient attaché sur la croix : *Ce sont, dit-il, la froideur qu'ils ont pour ma bonté et pour ma beauté infinies ; leur ingratitude et leur oubli pour mes bienfaits, et la dureté de leur cœur pour mes inspirations. Quand vous m'aurez ôté ces trois clous, je demeurerai encore attaché à la croix par trois autres, qui sont : mon amour infini pour les hommes ; ma reconnaissance envers*

*mon Père pour tous les biens qu'il vous accorde par amour pour moi; et la tendresse de mon cœur, qui me tient toujours disposé à vous recevoir.*

Ce jour doit être un jour de silence, accompagné de quelques austérités et mortifications extraordinaires. Il faut encore avoir recours aux saints, auxquels nous avons une particulière dévotion : leur intercession nous sera fort utile, pour obtenir ce que nous demandons à Dieu.

Il faut aujourd'hui faire quelque prière spéciale pour ceux qui sont en état de péché mortel, et pour ceux qui nous veulent ou nous ont voulu du mal, ou qui nous ont causé quelque déplaisir.

Pour bien comprendre toute l'étendue des souffrances de Jésus sur la croix, il faudrait comprendre son amour pour les

hommes et sentir toute la laideur du péché, qui l'obligeait à mourir pour eux.

Il a quitté les splendeurs de la gloire céleste pour se faire homme, le plus pauvre et le plus méprisé de tous les hommes. Saurait-on se faire une idée de l'excellence des prières qu'Il adressait sur la terre à son Père pour nous ? Pourrait-on apprécier la valeur de ses travaux apostoliques, de ses exemples et de ses conseils, des vertus qu'il semait partout, des prodiges qu'il multipliait autour de lui, ne recueillant Lui-même que des outrages, du mépris et des persécutions, et poursuivant, à travers les douleurs, la grande œuvre de notre salut ?

Il a pleuré sur Jérusalem, en songeant que cette ville était condamnée pour ses crimes à une horrible destruction : *Jérusalem ! Jérusalem ! que de fois j'ai voulu*

*rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu!*

Il a sué une agonie de sang et d'eau au jardin de Gethsémani, parce que, accablé sous le poids de nos fautes, il a vu que ses souffrances seraient inutiles pour un grand nombre, et que des malheureux le feraient mourir tous les jours dans le Sacrement ineffable de son amour.

Il est tombé sous le fardeau de sa croix; il a eu soif, à cause du désir ardent que l'on comprenne ses tourments, leur étendue et leur motif. Il s'est écrié : *Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* Et, sous le regard de sa Mère désolée, l'Homme-Dieu a rendu le dernier soupir, non sans avoir demandé à son Père de pardonner à ses bourreaux, *parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.*

Souvent notre cœur nous fait entendre cette parole d'amour, que Jésus adressait à Jérusalem : *Tu ne l'as pas voulu !* Oh ! quand un Dieu a souffert, qu'il est mort pour nous, devons-nous compter les sacrifices qu'il nous demande, pour la gloire de son nom et pour le salut de nos âmes ?

Nous voulons tout, ô mon Dieu, afin de vous prouver que votre sang n'a pas été versé inutilement pour nous. Nous embrassons votre croix ; et, voyant autour de nous tant de crimes, tant de malheurs, nous nous reposons avec confiance sur ce bois sacré, gage de notre bonheur et de notre salut.

---



## POUR LE SAMEDI

### SIXIÈME DEMANDE

*Médecin de nos âmes, ne nous laissez pas succomber à la tentation.*

Comme nos ennemis sont des ennemis acharnés et opiniâtres, nous les avons sans cesse sur les bras; et comme de notre côté notre faiblesse est extrême, nous sommes à toute heure en danger de tomber, si le Tout-Puissant ne nous prête la main. C'est pourquoi nous avons nécessairement besoin d'implorer l'assistance de Notre-Seigneur, afin qu'il ne permette pas que nous soyons vaincus par les tentations présentes, ni que nous retombions dans nos péchés passés.

Le sens de cette demande n'est pas qu'il ne permette pas que nous soyons tentés, mais qu'il ne souffre pas que nous soyons vaincus par la tentation ; car la tentation, quand elle est surmontée par sa grâce et par le concours de notre volonté, tourne à sa propre gloire et à notre couronne. C'est pourquoi, dans la prière qu'il nous commande de lui faire à ce sujet, il se sert de cette expression : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation*, afin que nous comprenions que, si nous sommes tentés, c'est par sa permission ; si nous sommes vaincus, c'est par notre faute ; et si nous remportons la victoire, c'est par l'effet de sa grâce.

Considérons donc cette vérité, que nous sommes tous faibles, malades et couverts de plaies, triste héritage du péché de nos premiers parents, triste suite des péchés

que nous avons commis nous-mêmes, triste résultat des mauvaises habitudes que nous avons contractées depuis longtemps, et qui nous ont affaiblis au point de ne laisser aucune partie saine en nous.

Présentons-nous en cet état devant ce MÉDECIN céleste, et prions-le de ne pas nous laisser succomber dans la tentation, mais de nous soutenir de sa main toute-puissante, et de ne pas nous abandonner sans remède et sans assistance.

Ce nom de MÉDECIN est fort agréable à sa Majesté, et c'est la fonction qu'il a le plus exercée pendant qu'il a été sur la terre, guérissant les maladies les plus incurables dans les corps, et les vices les plus enracinés dans les âmes. Aussi s'est-il donné à lui-même ce nom de *médecin*, quand il a dit : *Ce ne sont pas les*

*personnes bien portantes, mais ce sont les malades qui ont besoin de médecin.*

Et c'était pour faire voir qu'il en remplissait véritablement l'office à l'égard de l'homme, qu'il s'est comparé au bon Samaritain, qui guérit avec l'huile et le vin le voyageur dépouillé, blessé et laissé demi-mort par les voleurs.

Dire *médecin*, c'est presque dire *rédempteur*, excepté que la qualité de rédempteur a rapport, comme dit saint Paul, aux péchés passés, et celle de médecin aux maladies présentes, pour les guérir, et à toutes celles qui peuvent nous arriver à l'avenir, pour nous en préserver.

Considérons la conduite de quelques médecins de la terre. Ils ne visitent que ceux qui les appellent; ils sont plus assidus auprès de ceux qui les paient le

mieux, qu'auprès de ceux qui en ont le plus besoin, ils ne fournissent pas eux-mêmes les remèdes qu'ils ordonnent, et qu'il faut acheter ailleurs très cher, bien que leur effet soit très incertain. — O MÉDECIN CÉLESTE, vous ne ressemblez que de nom à ces médecins de la terre : vous venez sans être appelé, et plus volontiers encore pour les pauvres que pour les riches ; vous les traitez tous avec une égale bonté ; et vous ne prenez garde qu'à une chose, c'est que la maladie se tienne pour tel et qu'il reconnaisse qu'il a besoin de vous. Non seulement vous ne faites pas valoir vos services pleins de bonté, et vous n'exagérez pas le mal ; mais vous facilitez aux malades la guérison, quelque difficile qu'elle soit ; et vous leur promettez qu'ils seront guéris-

ront vers le ciel. Jamais vous n'avez marqué d'aversion pour aucun malade, si répugnante que fût sa maladie. Vous allez par les hôpitaux, cherchant les plus incurables et les plus pauvres; vous vous payez vous-même de votre peine, et vous fournissez de votre propre fonds les remèdes nécessaires. Mais quels remèdes, ô mon Dieu! des remèdes composés du sang et de l'eau sortis de votre côté sacré! Du sang pour nous guérir! et de l'eau pour nous laver, et pour nous laisser sans tache et sans trace de maladie!

Il y avait dans le paradis terrestre une source si abondante, qu'elle se partageait en quatre grands fleuves, dont toute la terre était arrosée. Et, de la fontaine d'amour qui bouillonnait dans le cœur de Jésus, nous voyons sortir par ses pieds sacrés, par ses mains et par son côté,

cinq fleuves de sang pour la guérison de toutes nos plaies et de toutes nos maladies.

Que de malades dans le monde meurent, faute de médecin, ou pour n'avoir pas de quoi acheter les remèdes nécessaires ! Ici, nous n'avons rien à craindre, le Médecin s'invite lui-même à venir voir le malade, et il vient, chargé de remèdes pour toutes sortes de maux ; et, quoique ces remèdes lui aient coûté bien cher, il les donne gratuitement à ceux qui lui en demandent, et il invite même tout le monde à en prendre.

C'est par le grand prix que ces remèdes lui ont coûté, qu'il a rendu notre salut si facile. Car il lui ont coûté la vie. Mais nous, pour guérir, nous n'avons qu'à le regarder mort sur la croix, comme autrefois, dans le désert, ceux qui avaient été mor-

du par des serpents vivants, guérissaient en regardant le serpent d'airain, figuré mort sur un bois élevé.

Enfin, c'est une chose résolue de sa part, qu'il veut nous sauver, et nous serons encore très assurés que ses remèdes seront faciles. Il ne reste donc plus autre chose, sinon que nous lui découvrons nos plaies et nos maux, et que nous épanchions nos cœurs en sa présence, particulièrement en ce jour, où ce divin Maître se présente à nous sous la qualité de *Médecin*, et avec un désir extrême de nous guérir.

C'est ici le lieu de reconnaître devant Dieu l'aveuglement de notre esprit; la dépravation de notre volonté, toujours penchée vers elle-même et pleine de sa propre estime; l'oubli de notre mémoire pour tous les bienfaits de Dieu; la

facilité de notre langue à s'échapper mal à propos; l'instabilité de notre cœur, sa légèreté à se livrer à toutes sortes d'imaginations extravagantes, et son peu de constance pour s'arrêter aux bonnes pensées et à la pratique de tout bien; notre présomption en toutes choses et notre peu de recueillement. Enfin, il ne faut laisser en nous aucune plaie, ancienne ou nouvelle, que nous ne découvriions à ce médecin souverain, en le priant d'y apporter remède.

Quand un malade ne veut pas prendre ce qu'on lui ordonne, ni s'abstenir des choses qu'on lui défend, le médecin a coutume de l'abandonner, à moins qu'il ne soit frénétique. Notre médecin souverain n'abandonne pas ainsi ses malades, si mal qu'ils se comportent, si désobéissants qu'ils soient. Il cherche au con-

traire tous les moyens de les faire revenir à eux.

Il convient de rappeler à sa mémoire aujourd'hui la sépulture de Notre-Seigneur, et de considérer les cinq sources de ses plaies encore tout ouvertes, et qui demeureront en cet état jusqu'à la résurrection générale, pour la guérison de nos blessures.

Et, puisque c'est de ces divines plaies que découle incessamment le baume de notre salut, tâchons à notre tour de les adoucir par une autre sorte de baume, de mortification, d'humilité, de patience et de douceur, en nous employant avec amour et charité au service du prochain. Car, si nous n'avons plus ce Divin Maître parmi nous d'une manière sensible, pour qu'il puisse recevoir ces petits services de notre main, nous avons cependant sa

parole qui nous assure que tout ce que nous ferons à ses frères, il le recevra sur son compte, comme si nous l'avions fait à Lui-même.

Toute la vie du Divin Sauveur nous paraît consacrée au service des misérables et au soulagement des affligés. Il est né dans la pauvreté et le dénuement; tous ses miracles ont eu pour but la guérison des malheureux. Il n'attendait point qu'on vînt lui raconter toute l'étendue de ses peines pour les soulager : il est allé au-devant de la Samaritaine, intéressant sa curiosité avant d'exciter son repentir, et l'amenant à se confier à Lui, pour que son cœur fût consolé et justifié; l'aveugle de Jéricho l'appelle, et il accourt, et il l'invite à prier en lui demandant : *Que*

*voulez-vous que je fasse ?* Des lépreux, que la société rejetait avec horreur, viennent se réfugier auprès de Jésus, qui en a pitié et qui les guérit.

Bienheureux les pauvres ! Bienheureux ceux qui pleurent ! Bienheureux ceux qui souffrent ! Jésus appelle toutes les misères et les béatifie ; il appelle toutes les afflictions, et il les soulage ; il appelle tous les pécheurs, et il leur pardonne.

O Médecin sacré de nos âmes, ô Jésus, si bon, si tendre, si miséricordieux, nous ne chercherons plus dans le tourbillon des plaisirs et dans les embarras du monde les consolations dont nous avons besoin. Vous seul serez désormais notre médecin, notre consolation, notre guide, et, pour gage de notre reconnaissance, nous nous appliquerons de notre côté à soulager

nos frères et à les conduire à vous. Puisv  
sions-nous tous être unis un jour dans  
le ciel pour vous louer et vous bénir éter-  
nellement.

---



## POUR LE DIMANCHE

### SEPTIÈME DEMANDE

*O notre juge, délivrez-nous du mal.  
Ainsi soit-il.*

Dans cette septième demande, où nous prions Dieu qu'il nous délivre du mal, nous ne désignons aucun mal en particulier; mais nous lui demandons en général qu'il nous délivre de tout ce qui véritablement et réellement doit être appelé mal, c'est-à-dire de tout ce qui est capable de nous priver des véritables biens de la grâce et de la gloire.

Il y a des maux de peine et de châti-ment, comme sont les tentations, les maladies, les afflictions, qui regardent

les biens ou l'honneur. Mais tout cela ne peut pas s'appeler proprement des maux, si ce n'est en tant qu'ils donnent occasion de tomber dans le péché. Suivant la même règle, les richesses, les honneurs et tous les biens temporels pourraient s'appeler aussi avec raison des maux : car souvent ils sont cause que nous offensois Dieu. C'est donc de tous ces maux, et aussi de tous ces biens dangereux, que nous demandons à Dieu d'être délivrés. Et, parce qu'il appartient proprement au Juge souverain de nous affranchir de l'esclavage où nous tiennent nos passions, le titre de JUGE est donné à Dieu fort à propos en ce jour.

La matière de cette demande est fort étendue ; car on doit y rapporter les quatre dernières fins de l'homme, dont on a écrit tant de choses, savoir : la mort,

le jugement dernier, les peines de l'enfer et la gloire du ciel.

On peut revenir ici sur toutes les considérations des six jours précédents, en se rappelant tous les bienfaits dont nous sommes, avons-nous dit, redevables à Dieu comme Père, comme Roi, comme Epoux, comme Pasteur, comme Rédempteur et comme Médecin ; ces titres réunis nous feront sentir le poids extrême de nos obligations. C'est pourquoi nous devons y faire une sérieuse attention, soit pour exciter notre confusion, soit pour réveiller notre confiance ; parce que, en effet, c'est un grand sujet de confusion pour nous, qu'ayant un tel Père, si bon et si plein d'amour pour nous, un Roi si puissant, un Epoux si aimable, un Pasteur si dévoué, un Rédempteur si riche en miséricorde, un Médecin si ha-

bile et si charitable, nous soyons si ingrats et nous sachions si peu profiter de tant d'avantages.

Quelle frayeur ne doit point nous donner cette abondance de bienfaits de la part de Dieu, et, de la nôtre, si peu de reconnaissance et si peu de retour d'affection ! Mais avec tout cela néanmoins, quel sujet incomparable de confiance n'avons-nous pas de paraître au jugement, quand nous considérons que nos intérêts doivent se traiter devant un Juge qui est aussi notre Père, notre Roi, notre Epoux !

On peut finir ce jour et conclure cette oraison par une action de grâces, qui se trouve dans le prophète David, et qui est contenue dans cinq versets du psaume : *Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt...* etc., jusqu'à ces

mots : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua*. C'est-à-dire :

« Bénis, ô mon âme, bénis le Seigneur,  
« et que tout ce qui est au dedans de moi  
« bénisse son saint Nom.

« Bénis, ô mon âme, bénis le Seigneur,  
« et n'oublie jamais tous les biens que tu  
« as reçus de Lui.

« C'est Lui qui te pardonne toutes tes  
« iniquités, et qui guérit toutes tes fai-  
« blesses.

« C'est Lui qui rachète et délivre ton  
« âme de la mort, et qui te fait comme  
« une barrière de sa miséricorde et de  
« toutes ses bontés.

« C'est Lui qui comble tes désirs par  
« l'abondance de toute sorte de biens; et  
« c'est par Lui que ton âme sera renou-  
« velée et rajeunie comme l'aigle. »

De manière que ce charitable Sei-

gneur, déployant en notre faveur toute sa miséricorde, nous pardonne nos péchés, guérit nos maladies, nous rend la vie quand nous l'avons perdue, nous protège dans nos misères, nous accorde tout ce dont nous avons besoin, jusqu'à nous rétablir dans une vie nouvelle et admirable.

Les paroles du prophète semblent même avoir rapport à tous les titres et à tous les noms que nous avons donnés à Dieu, comme on pourra s'en convaincre aisément, en considérant attentivement chaque verset en particulier.

Du reste, quoique l'oraison du *Pater noster* tienne réellement le premier rang entre les oraisons vocales, ce n'est pas à dire pour cela qu'il faille négliger les autres prières : autrement on pourrait tomber dans quelque dégoût en ne se

servant que de cette seule prière. C'est pourquoi il sera bon d'intercaler quelques autres formules, et principalement certaines prières très dévotes, qui se trouvent dans la Sainte Ecriture, et qui ont été composées par des personnages éminents, touchés de l'Esprit de Dieu; comme celle du publicain dans l'Evangile, celle d'Anne, mère de Samuel, celles d'Esther, de Judith, du roi Manassès, de Daniel, de Judas Machabée, dans lesquelles ces saintes personnes représentaient à Dieu leurs nécessités par des paroles qui sortaient du fond de leur cœur, sans autre arrangement que celui que leur donnait le zèle ou l'affection.

Cette manière d'oraison, composée par celui-là-même qui se trouve dans l'épreuve, est plus puissante et plus efficace : car elle élève l'esprit, réchauffe la

volonté et appelle les larmes, parce que toutes les paroles qu'on prononce étant propres à exprimer la douleur que l'on ressent, on les dit avec bien plus d'ardeur, et comme du fond du cœur.

Cette façon de prier est aussi très agréable à Notre-Seigneur : car de même que les gentilshommes prennent plaisir à écouter les paysans leur demander quelque chose dans leur manière simple et naïve ; de même aussi le Sauveur se plaît extrêmement à nous voir prier avec tant de zèle et d'empressement, que, sans nous arrêter à chercher des expressions de choix et relevées, nous disons les premières qui nous viennent à la bouche, afin de lui faire connaître en peu de mots nos besoins. C'est ainsi que saint Pierre et les apôtres, sur le point d'être engloutis par les flots, lui disaient : *Seigneur,*

*sauvez-nous, nous périssons!* Ainsi parlait la Chananéenne, quand elle demandait miséricorde. Ainsi l'enfant prodigue, quand il disait: *Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.* Ainsi la mère de Samuel, quand elle faisait cette prière: *Dieu des batailles, si vous daignez tourner les yeux vers moi, pour voir l'affliction de votre servante, si vous vous souvenez de moi, si vous n'oubliez point votre esclave, et si vous donnez à mon âme une vertu parfaite: je l'emploierai toute ma vie à votre service.*

L'Écriture sainte est pleine de ces sortes de prières vocales, qui ont obtenu ce qu'elles demandaient; et nous devons espérer de même que les nôtres obtiendront le remède à nos afflictions et à nos maux.

Et, quoique ce soit le sentiment des saints, que cela se fait encore plus utile-

ment par l'oraison mentale, l'exemple de plusieurs autres saints et notre propre expérience nous apprennent cependant que, lorsque nous nous adressons à Dieu de cette manière par la prière vocale, sa bonté dissipe notre tiédeur, enflamme notre cœur et le dispose à mieux faire l'oraison mentale.

Les bienfaits de Dieu à notre égard ont été, sont et seront sans nombre et hors de prix. Quelle ne doit donc pas être notre reconnaissance ? Toute notre vie est peu pour rendre en amour à Dieu ce que Dieu nous a accordé dans son infinie bonté.

Comptez, si vous pouvez, les grâces temporelles et spirituelles, que vous avez reçues depuis votre naissance jusqu'à ce jour, sans parler de celles qu'il est encore disposé à vous accorder à l'avenir ! Re-

passez en votre âme, le souvenir des sacrements reçus, des péchés pardonnés, des communions faites et de tant d'autres faveurs, si libéralement distribuées par ce maître si paternel et si miséricordieux. Et comparez à sa bonté, votre malice; à sa générosité, votre ingratitude...

Si Dieu a eu de la patience, en ne vous châtiant pas aussi promptement que vous le méritiez, c'est que l'éternité lui appartient, et qu'il se réserve le jour du jugement pour rendre à chacun suivant ses œuvres.

O Jésus ! ô Jésus ! quelle terrible sentence vous porterez contre nous, lorsque, le temps des miséricordes passé, vous examinerez en juge sévère toutes nos actions, toutes nos paroles, tous nos désirs ! Où fuirons-nous pour éviter vos regards, si nous n'avons rien à répondre ?..

Ah ! nous voulons vous aimer, toujours, de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, ô notre Père, ô notre Roi, ô notre Epoux, ô notre Pasteur, ô notre Rédempteur, ô notre Médecin, ô notre Juge !

Ainsi soit-il.

---

## ÉLÉVATIONS DE L'ÂME A DIEU

EXCLAMACIONES O MEDITACIONES DEL ALMA  
A SU DIOS

*par sainte Thérèse.*

O ma vie! ma vie! comment peux-tu subsister, séparée de ta véritable vie? à quoi t'emploies-tu dans une si grande sollicitude? Que peux-tu faire, quand tout ce qui vient de toi est si imparfait et si misérable? O mon âme, qui peut te consoler sur cette mer si pleine de tempêtes! Je m'afflige sur moi, et bien plus d'avoir vécu si longtemps sans m'affliger. Seigneur, que vos voies sont douces! Mais qui peut y marcher sans crainte? Je tremble de ne pas vous servir; je ne

trouve rien qui puisse vous satisfaire, rien qui puisse acquitter la moindre partie de ce que je vous dois. Il me semble que je voudrais m'y consumer tout entière; et, quand je considère quelle est ma faiblesse, je vois que je ne puis rien de bon, si vous ne m'aidez à le faire.

Mon Dieu! ma miséricorde! que ferai-je donc pour ne pas détruire ce que vous opérez de grand dans mon âme? Vos œuvres sont saintes, justes, d'un prix inestimable, d'une sagesse merveilleuse, parce que vous êtes mon Dieu, la Sagesse même. Si mon esprit s'occupe à les méditer, la volonté se plaint de ce qu'il les détourne par ses distractions, et qu'il suspend ainsi le mouvement et l'ardeur de son amour : car l'esprit ne peut pas s'élever à la hauteur incompréhensible

de Dieu. Cependant il est vrai que la volonté tire quelque force de la considération de votre grandeur, qui me découvre encore mieux votre infinie bassesse.

Mais pourquoi, ô mon Dieu, parlé-je ainsi? A qui est-ce que je me plains? qui m'écoute, sinon vous, mon Père et mon Créateur? Quel besoin ai-je de parler, pour vous faire savoir toutes mes peines, quand je vois si clairement que vous êtes au dedans de moi? C'est ainsi que je m'égaré. Hélas! mon Dieu! qui m'assurera que je ne suis point séparée de vous? O vie, comment peux-tu subsister avec tant d'incertitude sur la chose la plus importante? Qui pourra te désirer, lorsque le seul avantage qu'on puisse espérer de toi (qui est de plaire à Dieu en toutes choses), est si douteux et environné de tant de périls?

Mon Dieu et mon Seigneur, c'est une grande consolation pour une âme, qu'afflige la solitude où elle vit loin de vous, de penser que vous êtes présent partout : mais quand son amour redouble, que la violence s'en accroît ! quand son entendement se trouble et que sa raison, comme obscurcie, ne lui permet pas de concevoir et de connaître cette vérité, elle ne voit qu'une chose, c'est qu'elle est séparée de vous ; et elle ne trouve point de remède à un si grand mal, car le cœur qui aime beaucoup ne reçoit ni conseil ni consolation, que de celui qui l'a blessé de son amour. Elle sait que de lui seul il doit attendre le soulagement de sa peine. C'est vous, ô mon Sauveur, qui causez cette blessure ; et vous la guérissez bientôt, quand vous le voulez. Mais sans cela, il ne nous reste de santé ni de joie, que dans la souf-

france, et dans la considération de l'objet et de la cause de cette souffrance.

O véritable Amant de nos âmes, avec quelle bonté, quelle douceur, quelle complaisance, quelles caresses et quelles démonstrations de tendresse guérissez-vous les blessures que vous nous faites avec les traits de ce même amour!... Mais, ô mon Dieu, et ma consolation, que je suis insensée! Comment des remèdes humains pourraient-ils guérir des maladies causées par le feu divin? Qui pourrait savoir combien cette blessure est profonde, d'où elle vient, et comment on peut soulager un si pénible et si délicieux tourment? Et quelle apparence qu'un mal si précieux se pût adoucir par des remèdes aussi méprisables, que sont ceux que donnent les hommes?

Certes, ce n'est pas sans grande raison

que l'Epouse dit dans les Cantiques : *Mon Bien-Aimé est à moi, et moi à Lui*, Mon Bien-Aimé est à moi, dit-elle; parce qu'il n'est pas possible que cet amour mutuel entre Dieu et la créature commence par quelque chose d'aussi vil que mon amour. Mais si mon amour est si vil, d'où vient qu'il ne s'arrête pas à la créature, et comment peut-il s'élever jusqu'au Créateur? Pourquoi, mon Dieu, suis-je à mon Bien-Aimé, comme il est à moi? C'est vous, ô mon véritable Amant, qui commencez cette guerre toute d'amour; et cette guerre ne me semble être qu'un abandon et une inquiétude de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme, qui erre çà et là, ainsi que le dit la sainte Epouse, lorsqu'elle conjure les filles de Jérusalem de lui apprendre des nouvelles de son Dieu.

O mon âme, comme vous avez éprouvé la vérité de ce que je viens de dire, dans le combat merveilleux qui s'est livré en vous, lorsque vous étiez dans cette peine!

Mon Bien-Aimé est donc à moi, et moi à Lui. Qui entreprendra d'éteindre ou de séparer deux amours si grands? Certes, il travaillerait en vain, puisque ces deux amours ne sont plus qu'un amour!

---



## PRIÈRE

COMPOSÉE PAR SAINTE THÉRÈSE

*pour remercier Dieu*

*de son amour pour les hommes.*

O Dieu de mon âme, il est manifeste que vous êtes le seul ami véritable : car vous pouvez tout ce que vous voulez, étant le Dieu Tout-Puissant; et vous ne cessez de vouloir ce que nous désirons, ne demandant rien autre chose que de vouloir toujours ce que vous voulez.

Souverain Maître de l'univers, que toutes vos créatures vous bénissent, de ce que vous êtes fidèle à ceux qui ont obtenu l'ineffable faveur de votre amour. Tout ce qui est ici-bas peut nous manquer; mais

vous, Seigneur, vous ne nous manquez jamais.

Si vous permettez que ceux qui vous aiment éprouvent quelques souffrances, oh! que ce qu'ils souffrent est peu de chose! et quelles délices sont comparables aux délices dont vous les enivrez? Heureux mille fois, et plus heureux qu'on ne saurait l'exprimer, celui qui n'aurait jamais aimé que vous!

Si parfois vous traitez avec une véritable rigueur ceux qui vous aiment, ce n'est, ô mon Dieu, que pour leur faire mieux comprendre, dans l'excès de leurs souffrances, quel est l'excès de votre amour.

O mon Sauveur, que n'ai-je l'intelligence, le savoir, l'éloquence nécessaires pour exprimer, comme je le conçois, les merveilles de vos œuvres et de votre infi-

nie charité! Pour cela, tout me manque, ô mon Divin Maître; mais j'ai cette consolation que, si vous ne m'abandonnez point, je ne vous abandonnerai jamais. Les outrages, les mépris, les persécutions, l'enfer même déchainé contre moi, rien ne pourra m'ébranler, si j'ai votre assistance et votre amour. C'est surtout par ces épreuves que s'épure et se fortifie l'âme qui met sa confiance en vous seul. ô mon Dieu, ô ma Vie, ô mon unique et véritable ami!

---



## AVIS DE SAINTE THÉRÈSE

*aux personnes qui font oraison*

La terre qui n'est point cultivée ne portera que des ronces et des épines, quelque fertile qu'elle soit de sa nature. De même en est-il de l'esprit de l'homme. Or, le meilleur moyen de le cultiver, c'est de l'habituer à des réflexions sages, qui forment en même temps le cœur au bien et à la vertu.

L'oraison mentale doit donc être ordinaire au chrétien, qui veut se glorifier de son titre *d'enfant de Dieu*, et conformer sa vie à ce qu'exige de lui une si haute destinée.

Il y a certaines dispositions habituelles

qui lui rendront l'exercice de l'oraison facile, et qu'il lui est aisé d'acquérir.

Parlez toujours en bonne part des choses saintes. Evitez la raillerie : on finit par se persuader ce que l'on aime à dire ou à entendre.

Dans les lieux où il y a beaucoup de personnes, parlez toujours peu, parlez à tous avec une gaîté modérée.

Soyez modeste et retenu en tout ce que vous ferez et en tout ce dont vous vous mêlerez.

Ne contestez jamais beaucoup, principalement en des choses de peu d'importance. Ne vous excusez jamais, ne cherchez jamais avec trop d'acharnement à vous justifier, si ce n'est en des choses où vous avez évidemment raison, et, dans ce cas, faites-le avec beaucoup d'humilité.

Ne reprenez jamais personne sans y apporter la plus grande discrétion et sans faire un retour de confusion sur vous-même.

Accommodez-vous à l'humeur de ceux avec qui vous vivez. Soyez gai avec ceux qui sont dans la joie, triste avec vos frères tristes; enfin, sachez vous faire tout à tous, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ.

Ne parlez jamais sans bien penser à ce que vous avez à dire, et sans le recommander à Dieu, afin qu'il ne vous échappe rien qui lui soit désagréable.

Ne dites jamais rien de vous qui tende à mériter des louanges, sur votre science, sur votre naissance, à moins que vous n'ayez lieu d'espérer que cela puisse être utile à quelque chose. Et, dans ce cas, accompagnez vos paroles de cette ré-

flexion intérieure, que nous devons tout à Dieu, qui nous a tout donné.

N'exagérez jamais quoi que ce soit, mais exprimez humblement votre avis.

Dans toutes vos conversations, mêlez toujours quelque chose de dévotion ; c'est un grand moyen d'éviter les paroles inutiles et les médisances, malheureusement trop communes dans le monde.

N'assurez jamais rien sans en être auparavant bien instruit.

Ne vous pressez point de dire votre avis sur toutes choses, à moins que vous ne le deviez aux convenances, aux sollicitations, à la charité.

Quand quelqu'un parlera de choses de piété, écoutez-le avec humilité et docilité, prenant pour vous tout ce qui sera dit de bon.

Découvrez à votre directeur toutes vos

tentations, imperfections et dégoûts dans le service de Dieu, afin qu'il puisse vous donner des conseils et des remèdes pour les vaincre.

Faites tout, comme si vous voyiez réellement la majesté de Dieu. Une âme avance beaucoup dans le bien par cette sainte pratique.

N'écoutez jamais parler mal, ne parlez vous-même mal de personne, si ce n'est de vous-même. Quand vous en serez venu au point de vous réjouir d'entendre dire du mal de vous, ce sera une marque de vos progrès dans la vertu.

A chaque chose que vous ferez, adressez-vous à Dieu pour la lui offrir, et pour lui demander qu'elle soit à sa gloire et à son honneur.

Quand vous serez dans la joie, ne vous laissez pas aller à des rires immodérés, à

des démonstrations trop éclatantes. Que votre joie soit humble, modeste, affable et capable d'édifier.

Imaginez-vous toujours que vous êtes le serviteur de tous vos frères, et regardez en chacun d'eux la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont ils sont membres : c'est le moyen d'avoir du respect et de la vénération pour tout le monde.

Soyez toujours prêt à faire ce que l'obéissance vous commandera, comme si Jésus-Christ lui-même vous donnait ses ordres, par l'organe de vos supérieurs.

Ne vous occupez point des fautes d'autrui, mais pensez plutôt à ses vertus et à vos propres péchés.

Entretenez toujours en vous le désir de souffrir pour Jésus-Christ en toute chose et en toute occasion.

Faites à chaque instant à Dieu l'offrande de vous-même ; faites-la avec un désir ardent d'être à Lui et une grande ferveur.

Ce que vous aurez médité le matin, ayez-le présent à votre esprit, dans tout le cours de la journée ; c'est une pratique à laquelle il faut tenir, car elle est de la plus grande utilité.

Admirez, en toutes les créatures, la sagesse de Dieu, et louez-Le avec reconnaissance dans toutes ses œuvres.

Détachez votre cœur de toute chose, pour chercher Dieu plus facilement ; vous Le trouverez toujours.

Ne montrez jamais au dehors plus de dévotion que vous n'en ressentez au dedans. Tenez-la plutôt cachée.

Ne donnez pas à connaître sans nécessité les sentiments intérieurs de votre

dévotion. *Mon secret est à moi*, disait saint François après saint Bernard.

Ne vous plaignez jamais, par sensualité, de la manière dont est apprêtée votre nourriture : souvenez-vous du fiel et du vinaigre qu'on présenta à Notre-Seigneur sur la croix.

Considérez souvent la sainte Table ; c'est là qu'on prend la meilleure, la plus saine nourriture, qui est Dieu même. Le conviés, qui sont assis à cette table, sont les anges ; désirez donc d'y être toujours placé.

Ne faites jamais rien que vous ne puissiez faire devant tout le monde.

Quand on vous reprendra de quelque chose, recevez la réprimande avec humilité intérieure et extérieure, et priez Dieu pour celui qui vous l'a faite.

Evitez la curiosité : elle occupe notre

esprit à des réflexions qui souvent nous sont nuisibles, et détournent notre cœur de la paix.

Ayez devant les yeux votre vie passée pour la pleurer; songez à votre tiédeur présente et à ce qui vous manque pour arriver au ciel, afin de vous tenir par là dans une sainte crainte; c'est une source de grand bien pour votre âme.

Ne cessez jamais jusqu'à la mort de vous humilier et de vous mortifier en toute chose.

Accoutumez-vous à faire fréquemment des actes d'amour de Dieu; car ils enflamment et attendrissent le cœur.

Faites au Père éternel une continuelle offrande de toutes choses en union avec les mérites de son Fils Jésus-Christ.

Soyez doux, indulgent pour tous les autres, et rigoureux contre vous-même.

Aux fêtes des saints, occupez-vous de leurs vertus, et demandez à Dieu qu'Il vous les donne.

Ne manquez pas de faire tous les soirs votre examen de conscience avec le plus grand soin.

Les jours où vous communiez, prenez pour sujet de votre oraison du matin cette considération, qu'étant aussi misérable que vous l'êtes, vous devez recevoir un Dieu. Pour l'oraison du soir, pensez au bonheur de l'avoir reçu.

Ne reprenez jamais vos inférieurs dans un moment de colère : attendez que la crise soit passée ; de cette manière, la correction sera plus profitable.

Exercez-vous beaucoup à la crainte du Seigneur. Elle tient l'âme dans la componction et l'humilité.

Pensez souvent combien les créatures

sont changeantes, et méritent peu de confiance, puisqu'elles ne peuvent rien pour un bonheur solide et de longue durée; attachez-vous aussi fortement à Dieu, qui ne change pas.

Tâchez de traiter des affaires de votre âme avec un confesseur sage et éclairé; ouvrez-lui entièrement votre cœur, et suivez en tout ses avis.

Chaque fois que vous communiez, demandez à Dieu quelque grâce particulière, en vertu de cette grande miséricorde, avec laquelle il a daigné venir dans votre pauvre âme.

Quoique vous ayez plusieurs saints pour patrons et pour avocats, adressez-vous particulièrement à saint Joseph, parce qu'il obtient beaucoup de choses de Dieu.

Dans le temps de la tristesse et du trouble, ne quittez pas vos pratiques or-

dinaires d'oraison et de pénitence ; car le démon tâche de vous les faire abandonner : rendez-vous y, au contraire, plus fidèlement qu'à l'ordinaire ; et vous verrez que Notre-Seigneur ne tardera pas à vous favoriser de nouvelles grâces.

Ne parlez pas de vos tentations ni de vos défauts aux personnes peu avancées dans la vertu ; vous vous feriez tort, à vous et à elles : adressez-vous pour cela aux plus parfaites.

Souvenez-vous que nous n'avons qu'une âme, que nous ne devons mourir qu'une fois, que nous n'avons chacun en particulier qu'une vie fort courte ; et qu'il n'y a qu'une gloire, qui est éternelle : et vous vous dégagerez de bien des choses. Votre désir sera de voir Dieu ; votre crainte, de Le perdre ; votre douleur, de n'en pas jouir encore.

## AMENDE HONORABLE

AU TRÈS-SAINT SACREMENT

*tirée des OEuvres de sainte Thérèse.*

O mon Dieu, écoutez la prière que je vous fais, et que, de toutes les forces de mon âme, j'unis à celles de votre Eglise, de ces justes que vous-même avez choisis, qui n'élèvent vers vous aucune pensée qui ne soit pour la gloire de votre Divin Fils ; dont la gloire unique est de vous servir, l'unique bonheur de vous aimer, et qui sacrifieraient mille vies plutôt que de vous offenser.

Je me reconnais indigne sans doute de mêler à des voix si pures, la voix d'un

pécheur tel que moi. Je n'espère point, Seigneur, que pour l'amour d'une si coupable créature, l'humble prière que je vous adresse soit exaucée. Mais les mérites de ce Fils bien-aimé, et le sang qu'Il a versé pour moi, et pour tous ceux qui me ressemblent, doivent l'obtenir de votre bonté. O Dieu Tout-Puissant! Tendre père! auriez-vous donc oublié tant d'injures et d'outrages dont Il a été accablé, tant de tourments qu'Il a soufferts? Et lorsque le Sauveur du monde s'est soumis, pour vous plaire, à tout ce que vous lui avez ordonné, qu'Il nous a aimés, parce que vous avez voulu qu'il nous aimât, vos entrailles paternelles toutes brûlantes d'amour pour Lui, ne seront-elles point émues, à l'aspect de tant de nouveaux outrages, dont Il est l'objet dans ce Mystère ineffable, où Il s'offre

encore tous les jours pour nous à votre Justice et à votre Miséricorde?

Souffrirez-vous, Seigneur, que l'impunité et l'hérésie, réunissant ensemble leurs fureurs, Le blasphèment impunément dans le Don eucharistique? Le poursuivent, jusque sur ses autels, de leurs insolents mépris? abattent les temples vénérables, dans lesquels on L'adore? et chassent le Saint des Saints de sa propre maison?

Est-ce donc là le prix de son amour pour Vous? N'était-ce point assez, mon Dieu, que, tant qu'Il a vécu dans le monde, Il y ait été comme le rebut des hommes, pauvre, errant, n'ayant pas une pierre où reposer sa tête? Et maintenant, osera-t-on Lui ravir ces asiles, qu'Il a élevés pour ses amis, où Il les reçoit, où Il les nourrit d'un pain céleste, d'un pain

qui soutient leur faiblesse, et les remplit du courage nécessaire pour supporter leurs épreuves et leurs travaux?

N'a-t-il donc point assez satisfait, par son supplice et par sa mort, pour expier le péché dont Adam avait souillé toute sa race? Et, chaque fois que les hommes vous offensent par des péchés nouveaux, l'Agneau sans tache, le Modèle de toute douceur et de toute charité, devra-t-il donc sans cesse pour eux de nouvelles satisfactions?

Ne le permettez pas, ô Monarque souverain du Ciel et de la terre! Apaisez votre colère! Que vos yeux se détournent de nos crimes! Qu'ils ne s'arrêtent que sur ce sang, qui crie vers vous miséricorde, et qui n'a coulé que pour nous racheter! A ses mérites infinis, daignez joindre ceux de sa glorieuse Mère, des

martyrs, de tous les saints, dont la vie entière n'a été pour vous qu'un continuel et agréable sacrifice.

Mais, hélas ! Seigneur, qui suis-je pour oser ainsi vous prier au nom de tous?... Je finirai comme j'ai commencé, en reconnaissant ma bassesse, mon indignité, et en vous suppliant, vous, le Dieu des miséricordes, de me pardonner ma hardiesse et d'avoir pitié de moi. Ne considérez point mes péchés sans nombre. Mais soyez touché de l'ardeur de mes désirs, et voyez les larmes sincères que je répands. Je vous en conjure par vous-même, ô mon Dieu ! ayez pitié de tant d'âmes qui se perdent ; secourez votre Eglise ; arrêtez le cours de tant de maux qui l'affligent ; et faites luire, au milieu des ténèbres qui nous environnent, les lumières de votre éternelle Vérité.

## TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DU TRADUCTEUR . . . . .	1
MÉDITATIONS SUR LE PATER NOSTER. Préface de sainte Thérèse . . . . .	4
I. Pour le lundi. Première demande. . .	7
II. Pour le mardi. Deuxième demande. . .	21
III. Pour le mercredi. Troisième demande. . .	35
IV. Pour le jeudi. Quatrième demande. . .	45
V. Pour le vendredi. Cinquième demande. . .	65
VI. Pour le samedi. Sixième demande. . .	77
VII. Pour le dimanche. Septième demande. . .	91
ELÉVATIONS DE L'ÂME A DIEU. . . . .	103
PRIÈRE COMPOSÉE PAR SAINTE THÉRÈSE. . . . .	111
AVIS DE SAINTE THÉRÈSE AUX PERSONNES QUI FONT ORAISON . . . . .	115
AMENDE HONORABLE, TIRÉE DES ŒUVRES DE SAINTE THÉ- RÈSE . . . . .	127

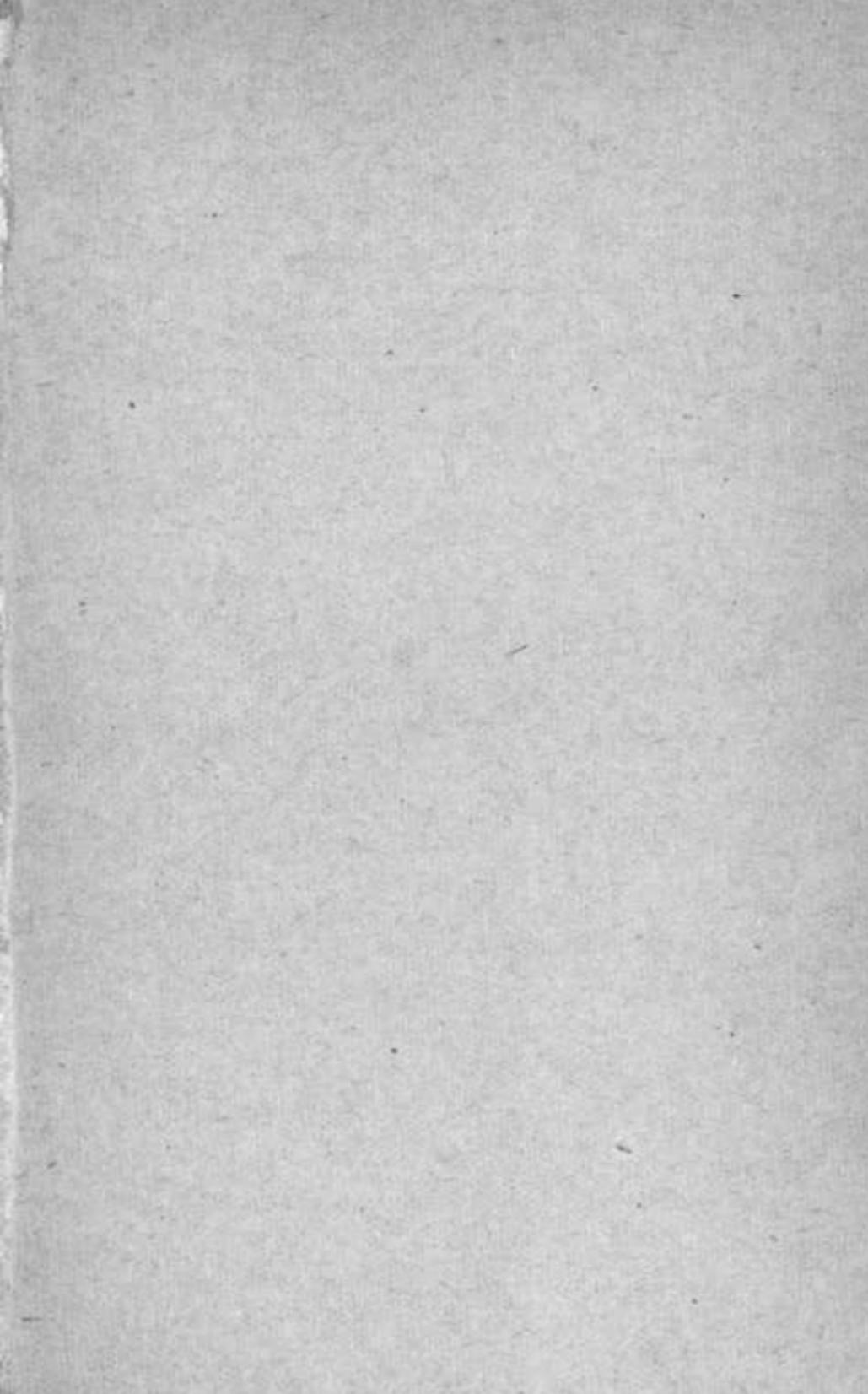


TABLE DES MATIÈRES.

PAGES DE LA TABLE.

Introduction de la Partie Première. Titre de la  
Partie Première. . . . .

Chap. I. De la Loi. Principes généraux.

Chap. II. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. III. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. IV. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. V. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. VI. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. VII. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. VIII. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. IX. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. X. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XI. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XII. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XIII. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XIV. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XV. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XVI. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XVII. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XVIII. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XIX. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XX. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XXI. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XXII. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XXIII. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XXIV. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XXV. De la Loi. Principes particuliers.

Chap. XXVI. De la Loi. Principes particuliers.





# MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa  
de Jesús.

Número.....	1730	Precio de la obra.....	Ptas. ....
Estante.....	12	Precio de adquisición. »	.....
Tabla.....	4	Valoración actual.....	» .....



---

BERNARD

---

SEPT  
MÉDITATIONS  
DE  
*Sainte Thérèse*

---

1730

---